Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Ce Journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondances etc., à l'adresse du Rédacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV.

MONTREAL, VENDREDI 9 JANVIER 1852.

No. 22.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon le 10 décembre 1851.

M. le Rédacteur,

Est-ce le commencement de la fin? Si tout ce qui vient de s'accomplir n'est que le prélude d'un grand et terrible drame, que sera donc le dénouement?

Les événements marchent vite. Quand je vous écrivis il y a quinze jours, nous assistions plus ou moins paisiblement à toutes les discussions, à toutes les disputes exécutives et parlementaires; nous nous disions: mais qu'est-ce que tout cela va devenir? à qui restera la victoire? Quelques jours se sont écoulés et la victoire a parlé, si victoire il y a. Louis Bonaparte a voulu goûter du 18 brumaire; remportera-t-il la victoire sur tous les points? Quel est le fond de sa pensée? quel espoir caresse-t-il? Je l'ignore, et pourtant je crois presque qu'il rêve l'empire. En attendant, la liberté n'est plus qu'un mot vide de sens et dérisoire; la dictature tient dans sa main toutes les cordes qui crient liberté. Les journaux qui ont été autorisés à paraître sont soumis au bon plaisir de messieurs du parquet; nulle appréciation, nulle réflexion politique n'est tolérée; ils ne doivent relater que les faits, revus et amplement corrigés. Ceux qui enfreindraient ces ordres seraient immédiatement mis à l'ombre et leur rédacteur en prison. Sous le moindre prétexte on arrête et on incarcère une foule d'individus plus ou moins suspects. Je serai soigné de réflexions aujourd'hui, monsieur le rédacteur; peintre fidèle, j'esquisserai à grands traits mes tableaux; narrateur impartial et indépendant, je parlerai de ce que j'ai vu et de ce que j'ai recueilli à source authentique.

Oh! mon Dieu, vous avez permis que le sang coule encore dans notre pauvre et infortunée patrie; vous avez permis que des hommes de pillage et de ruine se réunissent pour élever des barricades et engager une lutte impie. Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ce pauvre peuple aveuglé jusqu'au point de devenir assassin! Ah! si, par tant de sang versé, la France était régénérée, si nous retrouvions le calme et le bonheur, nous célerions moins les terribles événements qui viennent d'ajouter une triste page à notre histoire. Mais tout prouve que nous n'en serons pas quittes à si bon compte, hélas!...

Le 2 décembre, je m'endormis paisiblement à minuit, sans songer aux coups d'état ni aux révolutions. A deux heures du matin, je fut réveillé par le bruit que faisait l'infanterie et la cavalerie en passant sous mes fenêtres. Qu'est-ce que tout cela? pensais-je. Quand le bruit eût cessé, je me rendormis après avoir cherché à deviner ce que ce pouvait être. Le jour venu, je me levai et je ne tardai pas à sortir. Je vis tous les postes doublés, quelques patrouilles, puis, allant à la préfecture, à l'hôtel-de-ville, je les vis occupés militairement par l'infanterie. A neuf heures on afficha dans toutes les rues une dépêche télégraphique datée du 2, qui annonçait que Louis-Napoléon avait dissous l'Assemblée. Quelques heures plus tard on pouvait lire sa proclamation au peuple, celle à l'armée, et le décret mettant 1°. Paris et toute la première division militaire en état de siège, 2°. prononçant l'abolition de la loi du 31 mai, et le rétablissement du suffrage universel; 3°. la dissolution du conseil d'état; 4°. convoquant le peuple dans ses comices pour maintenir ou re-

fuser Louis-Napoléon Bonaparte. Toute la journée la population lyonnaise est altérée et inquiète à la fois. Pourtant la journée se passe tant bien que mal et le soir quelques précautions militaires sont prises. Le 4 se passa dans un silence morne; chacun allait et venait avec crainte. Les bruits les plus étranges et les plus contradictoires circulaient sur Paris dont on ne savait point de nouvelles.

Le 5, des dépêches télégraphiques ont affichées dès le matin, elles apprennent qu'une lutte acharnée se livre à Paris, mais que partout l'armée se bat avec un élan extraordinaire. Les anarchistes de Lyon lèvent la tête; les sociétés secrètes sont en permanence; l'agitation croît d'heure en heure dans la ville. C'en est fait, on va se battre; Lyon va voir le sang des Français rougir ses pavés. Mais Dieu ne permettra pas cette humiliation. Au moment où les démagogues croient sortir en masse et se soulever, le général Castellane fait occuper Lyon militairement. Les troupes de tous les points sont garnies par la troupe de ligne et l'artillerie. L'arsenal de la ville est garni de troupes; la place Montoyet, la place au change, la place de Bellecour, les avenues de la préfecture sont occupées par les cuirassiers rangés en bataille, le sabre au poing. Dans l'intérieur de la place Bellecour douze pièces de canon sont prêtes à vomir la mitraille sur les factieux. A l'entrée du faubourg de la Guillotière et sur la place de la mairie, un bataillon de troupes de ligne, un escadron de dragons, deux batteries d'artillerie stationnent prêts à écraser les émeutiers qui se présenteront. Le palais de justice est occupé militairement, ainsi que tous les points culminants de la ville. L'émeute ne bouge pas. Le soir je vais me promener dans toutes les rues principales. L'aspect de la ville est formidablement martial; il semble que nous sommes en pays ennemi. L'esprit des troupes est excellent. Des feux de bivouac sont partout établis et nos soldats se mettent en rond à l'entour. Des jeux, des chansons viennent à leur aide pour les égayer et compenser l'ennui qu'ils vont éprouver à passer la nuit à la belle étoile.

Le samedi, le 6, les précautions redoublent. On sait de source certaine que 1900 émeutiers, dont 1000 suisses et 900 anarchistes lyonnais partis furtivement la nuit pour les rejoindre, s'avancent sur Lyon, conduits par un colonel badois. Le général Gado se met immédiatement en route à la tête de trois escadrons de cuirassiers et d'un escadron de dragons pour leur aller couper le passage. Dans Lyon, 30,000 hommes sont sous les armes. Le général Castellane fait afficher un arrêté qui annonce en termes aussi formels qu'énergiques que tout rassemblement sera immédiatement dispersé par la force et que quiconque sera trouvé les armes à la main ou construisant des barricades, sera fusillé sur le champ. En même temps la circulation des voitures est interdite et de longues patrouilles d'infanterie et de cavalerie se croisent en tous sens dans la ville. Sur le quai de St. Antoine un régiment entier stationne; dans l'église de St. Nizier un quartier d'état-major général est établi; sur la place St. Nizier, sur la place d'Albon et dans toutes les rues adjacentes, de nombreux piquets de troupes stationnent l'arme au bras. Dans toutes les rues il y a des sentinelles se promenant l'arme au bras et se ralliant les uns aux autres aux postes échelonnés de distance en distance. Le soir arrive, même précaution, redoublement de vigilance. Dans la rue St. Joseph deux émeutiers insultent et veulent désarmer un factionnaire; celui-ci fait feu, en renverse un malade mort et blesse l'autre

avec sa bayonnette. C'était un spectacle curieux et attachant, à dix heures du soir, de voir ces bons soldats, personification et type du caractère français, entourés de gros feux, danser à l'entour, chanter des chansons, rire, plaisanter, boire et manger comme si l'émeute n'avait pas été là terrible et menaçante. J'ai vu de vieux gognarde sur la place des Celestins faire le *roncin picotin* que tous nos petits enfants aiment tant à faire. J'en ai vu d'autres jouer à *pigeon vole* comme de vrais écoliers. D'autres jouaient à *main chaude*; ceux-ci à *caché-cache*, ceux-là à *Martin vit*; tout cela avec une gaieté et une franchise qui faisaient plaisir à voir. On aura beau faire et beau dire, le soldat français sera toujours le premier soldat du monde. Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est cette *commission exécutive* qui s'est formée. Une vingtaine de citoyens lyonnais s'est réunie et tous ensemble se sont constitués pour aller adomicile chercher des comestibles et des rafraîchissements pour tous les soldats qui bravaient l'intempérie de la saison avec gaieté de cœur pour maintenir le bon ordre dans la cité. De tous côtés les dons en nature pleuvaient et tous les jours jusqu'aujourd'hui, tous les soldats ont amples provisions de bois, charbon, pain, vin, saucissons, fromages, rôtis, pâtisseries. Aussi il faut les entendre boire à la santé des Lyonnais. J'ai vu une compagnie de soldats du génie faire des crêpes, des gaufres et des beignets aussi tranquillement et joyeusement que s'ils avaient été dans un appartement bien clos et en parfaite sécurité. J'en ai vu buvant le café dans un vase de nuit, parlez-moi la franchise du mot. A la guerre, comme à la guerre! disaient-ils. Vous ne sauriez vous imaginer, monsieur, ce qu'est le soldat français dans ces moments-là. Quand il n'y a aucun danger, quand il n'a que son exercice à faire, quand il est sûr d'être abrité dans la caserne chaque soir, il est assez insignifiant, mais que le danger approche, que la patrie ou la cité soient en danger, oh! alors il se réveille et son cœur tressaille de joie. Généraux, officiers, tous, officiers et soldats se sont conduits en braves à Lyon; tous ont fait preuve d'un grand courage et de la plus grande patience. Dieu soit loué, Lyon est encore une fois préservé, l'armée a sauvé Lyon comme elle sauvera la France.

Hier et aujourd'hui les rigueurs militaires se sont un peu relâchées, mais Lyon est toujours occupée militairement. Pour récompense de sa brillante tactique militaire, le général Castellane vient d'être nommé général en chef de toutes les troupes des 9e et 6e divisions militaires.

Pourquoi faut-il maintenant que je vienne évoquer des paroles de deuil et de larmes, pourquoi faut-il que je vous parle de barricades, de sang répandu et d'hommes tués!

Mais prenez les choses d'un peu haut. Je vous l'ai dit, aujourd'hui je ne suis que narrateur; fera des réflexions qui vaudra.

La lutte était déclarée entre le président et l'Assemblée, lutte à mort et il fallait nécessairement que l'un des deux abandonnât la place. Le discours que Louis-Napoléon prononça au cirque olympique à la distribution des récompenses nationales, indisposa beaucoup la majorité de l'Assemblée. Dès ce moment tous les chefs des partis monarchiques jurèrent sa perte. On guerroya d'estoc et de lance de part et d'autre, on se montra le poing, mais pourtant on se tenait à une respectueuse distance. Le *Constitutionnel* redevenu bonapartiste fougueux, lançait tous les jours de nouveaux boulets contre la majorité de l'assem-

blée, il la menaçait sans cesse et remplissait son journal des articles les plus virulents qui se puissent imaginer. Sur ces entrefaites, de grands changements furent faits dans les préfectures; les bonapartistes élyséens obtenaient les meilleurs postes et les douteux étaient évincés. On cria beaucoup à l'usurpation, mais, malgré les clameurs et les alarmes des journaux, le coup d'état poursuivait sa route. L'usurpation était accomplie par la pensée si elle ne l'était encore de fait. La préoccupation était si grande dans les esprits qu'on laissa passer sans commentaire une proposition des montagnards Miot, Greppe, Richardet et Laboulaye, proposition cruellement froide et féroce. Pour moi je gémissais grandement quand je vis avec quelle cruauté avait été rédigée cette proposition et j'allai même jusqu'à maudire cette assemblée qui avait dû pareils êtres dans son sein. Mais Dieu est juste.

La mort du maréchal Soult passa aussi presque inaperçue, tant était grande la préoccupation publique. Pourtant le maréchal Soult avait été un grand guerrier de l'époque gigantesque de l'empire. Cet illustre vieillard tout le 26 novembre en son château de Soult-Brazac, a résolu de recevoir tous les secours de la religion. Il était né le 20 mars 1769, cette année si féconde qui vit naître Napoléon, Charles d'Autriche, Chateaubriand, Cuvier, Walter Scott et Goethe. Mais que faisait à la France la mort d'un vieillard, elle qui était à la recherche d'un dénouement! Du reste le bombardement général étourdissait tout le monde: *Empire! empire!* entendait-on constamment à son oreille. A bout de patience, énervé de tout cela je m'écrivis bien souvent: Au diable soit l'empire; mais toujours, ce mot plus ou moins magique se dressait devant ma pensée. Enfin arrive le 1er décembre. L'Assemblée s'occupe de futilités et elle ne voit pas que par un dernier coup le prince, Louis Bonaparte vient d'investir du commandement supérieur des gardes nationales de Paris le général Lamatin en remplacement du général Perrot. Il fallait être bien aveugle pour ne pas voir un but dans tout ceci; mais Dieu permet souvent pour le bien ou la punition des peuples, que les hommes qui sont à la tête pour les diriger soient frappés d'aveuglement. Le 2 décembre, au lever du soleil, de grands événements s'accomplissaient et le télégraphe apprenait à toute la France que la révolution était consommée, que de grands événements s'accomplissaient à Paris. Ah! puisse la France ne point avoir à subir les terribles épreuves que je vois; puisse cette nouvelle révolution ne pas nous pousser de plus en plus vers l'inconnu! Le premier acte de Louis Bonaparte sur le terrain du bonapartisme fut de mettre la griffe sur tous les journaux républicains et indépendants; seuls le *Constitutionnel*, la *Patrie* et les *Débats* ne cessèrent pas de paraître. Dès quatre heures du matin le général Bedan, vice-président de l'Assemblée, avait été arrêté. Le général Le Flô et M. Baze ont été arrêtés dans l'Assemblée même. Le général Changarnier a été arrêté au moment où, averti de ce qui allait se passer, il avait revêtu son uniforme de général. Jusqu'à neuf heures du matin les abords de l'Assemblée étaient restés libres et un grand nombre de représentants s'étaient réunis dans la salle des séances. A midi l'armée occupait militairement Paris. Au milieu de l'attitude muette et consternée de la foule, on a remarqué des groupes de *décembreux* criant à tue-tête: *Vive Napoléon! à bas l'Assemblée!* On leur riposta par les cris de: *A bas le Président! vive la Constitution!* Tous ceux

qui criaient *vive la République* étaient arrêtés! Etrange chose, que celle-là!

Immédiatement, le génie militaire a reçu l'ordre de démolir l'Assemblée nationale. Est-ce par hasard ou à dessein que Louis Bonaparte a choisi le 2 décembre, anniversaire de la bataille d'Austerlitz, pour exécuter son 18 brumaire?

A quatre heures, il se rendit aux Tuileries, où il dirigea tous les mouvements.

Le 3 décembre, nouveau ministère composé de Morny à l'intérieur, Fould aux finances, Rouher à la Justice, Magne aux travaux publics, Lacrosse à la marine, Casabianca au commerce, De St. Arnaud à la guerre, Fortoul aux cultes et Turgot aux affaires étrangères.

Il paraît que M. Louis Bonaparte n'avait communiqué qu'au ministre de la guerre et au préfet de police le jour où devait éclater l'événement. Tous les autres ministres étaient dans une complète ignorance. Tous les représentants notables de l'Assemblée s'étaient rendus à la mairie du 10e arrondissement. Les membres présents étaient au nombre de 200 environ. Au moment où le président de la réunion prononçait la déchéance de Louis Bonaparte, un bataillon d'infanterie les cerna et tous furent faits prisonniers. Les seuls journaux autorisés à paraître sont: *La Gazette de France*, *l'Assemblée Nationale*, *l'Univers*, *le Journal des Débats*, le *Constitutionnel*, la *Patrie*, la *Gazette des Tribunaux*, et le *Droit*. Tous les autres sont à l'index. Vive la liberté!

Tous les représentants arrêtés ont été transportés les uns à Mayas, les autres au Mont Valérien et d'autres à Vincennes. A midi les émeutiers ont construit une barricade que commandait M. Baudin représentant montagnard qui a été tué raide. Rue de Charolla une autre barricade est élevée. M. Schalcher et Esquiroz, représentants montagnards, existent les émeutiers. M. Schalcher a le bras droit fracassé et M. Esquiroz est tué. D'autres barricades sont élevées sur d'autres points mais elles sont bientôt enlevées et leurs défenseurs tués. Pendant la nuit, le combat recommença d'une manière acharnée. Des barricades ont été élevées dans les rues de Rambuteau, transmanain et St. Denis. La fusillade se fait entendre d'une manière effrayante, les victimes tombent à droite et à gauche. A la porte St. Denis, l'émeute a concentré ses forces, elle se défend avec vigueur, mais le canon et la mitraille font de grands ravages et quand on s'empare de la barricade on voit un morceau de cadavres. Des bandes en guenilles promènent des cadavres sur une civière en criant: Aux armes! vengeons-nous! Ces cris, cette exhibition produisent l'effet qu'en attendent leurs auteurs; quelques centaines de malheureux accourent et fondent sur la troupe, et le combat s'engage vers la rue de Cléry.

On se bat ainsi toute la journée, la troupe avec enthousiasme et l'émeute avec la rage du désespoir. De nombreuses victimes tombent pour ne plus se relever. Enfin le soir arrive et les socialistes découragés se retirent dans leurs repaires, se promettant bien de revenir en temps opportun. Le lendemain quelques petites escarmouches ont eu lieu, mais ce n'a rien été et l'armée et le gouvernement sont décidément maîtres du terrain.

Le 6, Paris avait repris sa physionomie habituelle. Seulement, dans certains quartiers, on voit les pavés rouges de sang, les maisons démantelées, les vitres cassées; dans les hos-

Vol. 4e Page

REBIBBON.

LA CONDAMNATION

DU

GENERAL CUSTINES.

(Suite.)

On entendit un autre témoin; c'était Antoine Merlin (de Thionville), commissaire de la convention nationale, auprès des armées du Rhin et de la Moselle. Ce témoin déposa qu'il s'était élevé, dans le temps, à la convention nationale, contre la déshérence de Custines, aux ordres du maréchal Luckner, lorsque celui-ci commandait de s'emparer des gorges de Porentruy.

Il n'a pas dépendu de moi, répondit l'accusé, de m'emparer de ces gorges: pour y réussir, il fallait en avoir les moyens. Premièrement, à cette époque, je n'avais point de soldats; secondement, je ne pouvais exécuter le vendredi des ordres reçus le lundi. Il y a quinze lieues de Belfort aux gorges de Porentruy, et il fallait s'organiser pour y aller. Ayant fait sur ce sujet quelques jours après, des observations à Luckner, il me répondit avec ingénuité qu'il en avait agi ainsi pour se mettre à couvert de la responsabilité qui pesait sur sa tête.

Le témoin continua sa déposition, et observa au tribunal que s'était à tort qu'il était dit dans l'acte d'accusation que Custines avait tiré des remparts de Strasbourg l'artillerie qu'il avait jetée dans Mayence. La vérité est qu'il l'a tirée du parc d'artillerie de la dite ville, mais non des remparts; d'ailleurs il n'y avait point trop d'artillerie à Mayence, la moitié est en ce moment hors d'état de servir, par l'usage fréquent que la garnison en a fait. Mais Custines a trop de talents pour ignorer que Mayence abandonnée à elle-même ne pouvait point se soutenir sans une armée intermédiaire d'observation; et c'est est si vrai, que, si nous n'eussions été maîtres de la tête de Gondreloux, Mayence n'aurait point tenu huit jours.

Le témoin a raison, répondit Custines. Je dire que je n'ai point dégarai Strasbourg. L'occupation de Mayence forçait nos ennemis à disperser leurs armées sur une étendue de plus de soixante-dix lieues. Le Rhin et le Mein, par où ils tiraient leurs subsistances n'étaient plus rien pour eux. Avec une armée de cent mille hommes, si je l'avais eue, j'en aurais tenu deux cent mille en échec. Sans doute il aurait été nécessaire de prendre Manheim; cela me fut proposé par des représentants du peuple, le témoin même y était; mais les moyens me manquaient. Trois mille Bavares et étaient arrivés dans le mois de décembre, et n'avaient renforcé la garnison. On dira peut-être: Mais vous auriez pu bombarder Manheim de l'autre côté du Rhin. Mais qu'aurait fait un bombardement, le Rhin

étant entre deux? Et pendant que j'aurais fait bombarder, les ennemis que je tenais en échec auraient eu le temps d'accourir au secours de cette ville. Le bombardement aurait donc été en pure perte. D'un autre côté les ennemis de la révolution, qui étaient en grand nombre dans la ville, n'auraient pas manqué de dire aux habitants: Voyez ces Français, ils ne peuvent vous vaincre, eh bien! ils veulent vous abimer. En prenant Francfort, je m'étais assuré un pont sur le Mein, sur lequel je pouvais passer pour attaquer Manheim. Il faut remarquer que je n'avais que vingt-trois mille hommes, tandis que les ennemis en avaient cinquante-deux mille. J'étais d'ailleurs occupé à accélérer la construction du fort de Cassel. Tout le monde sait que, sans ce fort, Mayence ne pouvait tenir. En prenant Francfort, mon plan était de faire contribuer, de fourager, de brûler et dévaster le pays, et de rentrer en France par le Palatinat. J'avais le dessin de terminer la guerre par une seule et même campagne. Je disais même aux citoyens qui avaient ma confiance: Laissez entrer les ennemis de la république sur notre territoire; plus ils entreront avant, plus ils nous sera aisé de les détruire. Vous les arrêterez dans les défilés de Château-Thierry et de Soissons; alors moi je rentrerai en Allemagne. J'annoncerai la destruction de leurs phalanges, et il me sera facile d'y opérer une révolution. Citoyens, ces mesures et ces vues n'étaient point celles d'un traître.

Voilà la position où je me trouvais à la fin

de janvier. Le fort de Cassel se construisait avec rapidité, nonobstant la rigueur de l'hiver, qui était très froid. J'avais beaucoup de soldats atteints de maladies légères que le printemps pouvait dissiper. Je savais qu'il y avait dans Mayence dix-huit mille sacs de farine, vingt-deux mille sacs de blé et quatorze moulins, dont il fallait à la vérité en laisser sept pour les habitants. Je savais qu'il y avait une grande quantité de sel. J'observe à cet égard que plusieurs journaux, mal informés sans doute, ont publié que j'en avais dans Mayence, vendu une partie à mon profit. Je désirai, en parlant des moulins, qu'ils fussent disposés en losange, afin que s'ils venaient à être brûlés, les autres ne le fussent pas. Je savais qu'aux approches du siège la consommation deviendrait plus grande. Personne n'ignore que les généraux n'ont point à leur disposition les fonds nécessaires pour l'approvisionnement des places. J'écrivis donc au ministre Pache de faire passer dans Mayence tout ce dont cette ville pouvait avoir besoin. Il le fit; mais au moment que cela s'opérait, il fut remercié. Beurnonville entra au ministère. Tout le monde sait qu'il n'était point d'avis dans le conseil exécutif de conserver Mayence. Néanmoins il continua d'y faire passer des vivres et munitions pendant quelque temps; mais bientôt il cessa d'y en envoyer. J'ordonnai aux habitants de Mayence, par une proclamation, de s'approvisionner au plus tard pour le 14 avril; mais malheureusement cela ne fut point exécuté, parcequ'ils ne croyaient pas être assi-

gés. Avec seize mille hommes j'attaquai les Prussiens à Backala, et les tournai: un grand nombre restèrent sur le champ de bataille. J'allais retourner à Mayence, lorsque j'appris que les revers des Vosges avaient été abandonnés aux ennemis; je changeai d'avis, en réfléchissant que je pouvais être coupé par derrière, et que dans Mayence je ne trouvais des vivres que pour peu de temps; si j'en augmentais ainsi la garnison. Je me retirai donc dans les lignes de Vanban, persuadé que Mayence serait le tombeau des troupes prussiennes, autrichiennes, saxones et hessoises, et l'expérience a prouvé que la fleur de leurs troupes est restée sur le champ de bataille.

Citoyens, dit le témoin, Custines vient de faire son apologie; c'est moi cependant qui lui ai conseillé de brûler Manheim, ainsi que les magasins d'Edelbech sur le Neckar, où les ennemis avaient leur firme. L'accusé n'ignorait pas que les trois mille Bavares n'auraient point empêché les habitants de Manheim d'ouvrir leurs portes aux Français. Il me répondit que la prise de cette ville, dans les circonstances actuelles, devenait inutile tant qu'il tiendrait la campagne, et néanmoins il ne l'a point tenue. Il devait ne pas abandonner son poste. Il donna les ordres au général Breloy de venir faire sa jonction avec lui, en lui écrivant: — Vous rencontrerez quelques hussards, vous vous battez et viendrez ensuite me joindre avec vos sept mille hommes. S'étant mis en route avec quatre cents chariots, Breloy rencontra l'ennemi: croy-

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 9 JANVIER 1852.

PREMIERE PAGE :—Correspondance (Lyonnaise).

FEUILLETON :—La Condamnation du Général Custines.—Suite.

L'apparition de l'année 1852, en éveillant des souhaits et des espérances, ne pronostique rien qui nous semble de nature à con...

La France et le comp'd'état du 2 décembre.

Nous donnons ailleurs un précis du rapport télégraphique sur les dernières dates de France.

Les esprits calmes et les partis politiques en dehors de la France spéculent diversement sur l'événement du 2 décembre ; les uns n'y voient qu'un acte d'odieuse usurpation ; les autres, et nous nous rangeons volontiers de leur avis, y reconnaissent un fait providentiel qui, en accomplissant les desseins ambitieux peut-être d'un homme, protège la France et l'Europe contre les barbaries du socialisme que semblait hâter fatalement les luttes déplorables et profondes qui venaient de transformer l'Assemblée nationale de France en un vaste club au sein duquel bouillonnaient toutes les passions tumultueuses et révolutionnaires.

Voici comment s'exprime le Morning-Post de Londres du 8 décembre sur la portée socialiste des soulèvements en France :—

" Il est de toute notoriété qu'en Allemagne et en Italie, peut-être aussi chez nous, quoique dans une mesure très restreinte, des hommes désespérés et dangereux n'attendaient pour s'insurger par un grand effort commun contre toute espèce de gouvernement, que cette course au mat de cocagne de la souveraineté qui semblait être le sort inévitable de la France en 1852. Si la forte main de Louis-Napoléon n'avait pas aussi soudainement et aussi énergiquement arrêté la marche des événements, nous ne voyions d'autre perspective que la guerre civile, l'extrême faiblesse d'un gouvernement divisé, harassé, l'anarchie, enfin. La Constitution existante était démontre impraticable et absurde. Elle opposait des illégalités et des impossibilités quand il s'agissait de réaliser la volonté du peuple qui s'était fait entendre, ou de gouverner par l'autorité du Pouvoir exécutif. Il n'y avait pas d'autre homme, il n'y avait pas de

parti, pas de principe en France qui eût la puissance de fonder ou qui pût avoir l'espérance de maintenir un gouvernement. Nous ne doutons pas que la grande majorité du peuple français ne comprenne ces vérités et n'agisse en conséquence. S'il en est ainsi, la France va posséder une forme de gouvernement beaucoup plus forte, beaucoup mieux adaptée à la situation actuelle du pays, et par conséquent offrant une stabilité beaucoup meilleure que celles qui lui ont été départies depuis de longues années. C'est un fait de la plus haute importance pour nous et pour toute l'Europe. Dire que l'on peut craindre un despotisme militaire de la part du gouvernement dont Louis-Napoléon est le chef, ce serait tirer une fausse déduction des événements auxquels ce gouvernement est redevable de son succès actuel. Des gens intéressés peuvent employer une pareille supposition pour en faire un sujet d'alarme ; mais dans l'esprit de tout observateur impartial, elle tombera devant tout ce qui se passe présentement en Europe et devant toutes les indications que renferme le passé de Louis-Napoléon comme président de la République. "

Écoutez maintenant ce que dit sur le même sujet un polémiste éminent de Paris, M. Louis Veuillot, dans l'Univers :

" Nous recevons de nos amis des conseils et des instances contraires. Les uns nous demandent une appréciation des événements qui viennent de s'accomplir ; quelques autres, en plus petit nombre, pensent que nous aurions dû laisser entièrement la parole aux faits, et ne pas nous rancer si vite du côté du pouvoir. Nous répondrons d'abord à ces derniers. "

" Au milieu des révolutions, le pouvoir représente l'ordre. C'est ce que la France entière a reconnu spontanément en février 1848, par un instinct plus fort que toutes les alarmes et plus sage que tous les ressentiments, et ce mouvement unanime a sauvé la société. "

" Mais j'ai vu le pouvoir n'être représenté l'ordre que durant les jours où nous sommes. Tout était préparé depuis longtemps pour une explosion terrible. D'une part, les mauvaises passions portées à un degré d'arrogance inouï ; de l'autre une défaillance universelle. Qui peut avoir oublié le sentiment d'angoisse avec lequel, il n'y a pas huit jours, tous ceux qui ont quelque chose à gagner et à défendre, voyaient approcher le terme fatal de 1852 ? Ces partis dont la division accroissait nos périls, étaient d'accord pour offrir tous le même remède ; ils se divisèrent que sur la main qui était chargée de l'appliquer. "

" La main qui s'est levée n'a été la plus hardie que parce qu'elle était la plus forte ; et parce qu'elle était la plus forte, elle a été aussi la plus modérée. "

" Au fond, cette main vigoureuse a fait les affaires du parti de l'ordre ; elle les a faites beaucoup plus vite, beaucoup mieux et avec infiniment plus de succès et de garanties pour tout ce qui est juste et respectable, que le parti de l'ordre n'eût pu les faire lui-même. "

" Il y a des mécontents, c'est tout simple ; mais les mécontentements sont de peu de durée, car tous les intérêts sociaux étaient en péril, et maintenant ils sont protégés. Le socialisme seul est vaincu. Voilà ce que l'on reconnaît bien tôt. "

" N'étant point engagés dans les partis, n'ayant partagé aucune de leurs illusions, nous ne pouvions ni être blessés de leur déconvenue, ni épouser leurs rancunes. Nous avons vu clair tout de suite, et nous avons hautement donné à nos amis les conseils que nous dictait notre conscience et notre raison. "

" Nous nous sommes empressés de parler dès qu'il y a eu combat. Si le succès des mesures prises par le Président n'avait pas rencontré un moment d'opposition violente et armée, nous aurions pu nous taire longtemps. "

" Nous ne comprenons, dans ce temps-ci, ni la fierté ni même la prudence, qui attendent, pour prendre un parti, d'avoir à saluer un maître. "

" Maintenant que la cause est décidée, et que toute la France accepte ce qui vient d'être fait, nous rentrons dans le rôle que la situation nous impose. Nous sommes loin de blâmer le Gouvernement du silence qu'il exige. Il ne surgirait en ce moment de la polémique des journaux aucune lumière dont il pût tirer son parti ; ce qu'il a besoin de savoir, il le saura bien mieux par les hommes qu'il appelle dans ses conseils, au nombre desquels nous voyons avec un très grand plaisir le plus éminent défenseur de la cause catholique et quelques autres de nos amis. Mais notre mission, à nous, est toute spéciale. Nous ne sommes ni vainqueurs, ni vaincus, ni mécontents. Nous n'avons rien à dire, lorsque rien de ce que nous aimons par dessus tout n'est attaqué ni menacé. Nous regardons passer les événements. Jamais ils n'offrent à l'intelligence chrétienne de plus grandes et plus consolantes leçons. "

Hopital St. Patrice.

Depuis longtemps le besoin d'un hospice à l'usage de la portion catholique irlandaise de nos concitoyens, et en particulier pour les immigrants malades de cette origine, se fait sentir parmi nous. Certain hôpital de cette ville dont la direction est exclusivement protestante, n'est pas un asile où le patient catholique puisse espérer que l'on respectera sa croyance jusqu'à ne pas l'insulter en paroles ou même par des procédés offensants envers les prêtres de notre communion qui y portent les secours spiri-

tuels. Tout inconcevable que ce fait puisse être, il n'en est pas moins réel. Il n'appartenait qu'au Montreal Witness d'imputer cette même conduite aux pasteurs catholiques, sans offrir l'ombre d'un témoignage à l'appui de son assertion. On sait qu'il existe de par le monde des calomnieux familiers à ce point avec tous les raffinements du métier, qu'ils ne rougissent pas de mettre sur le compte d'autrui leurs actes ou ceux de leurs amis. C'est là sans contredit le plus sûr moyen, si l'on met de côté ce qu'il a d'odieux, de protéger sa propre licence en paraissant triompher de ses adversaires. "

Le fait parle ici de lui-même. Si nos concitoyens catholiques irlandais n'avaient pas eu lieu de se plaindre de ce que leur qualité de catholiques amène à leur désavantage dans l'hospice que nous venons de désigner, plusieurs d'entre eux ne se seraient pas cotés, comme ils viennent de le faire, pour fonder " l'Hôpital St. Patrice. " La détermination qu'ils ont prise à ce sujet fait honneur à leurs sentiments et à leur dignité d'hommes. Grâce au zèle et à l'esprit public que nous leur voyons toujours déployer dans les grandes occasions, les sommes souscrites pour cet hôpital forment déjà un montant considérable. A une réunion tenue par les fondateurs, l'un des derniers jours de décembre, les résolutions ci-après furent adoptées :

1. Que " l'Hôpital St. Patrice " est placé sous le patronage de Sa Grandeur l'Évêque de Montréal, et que la direction en sera soumise au contrôle immédiat des prêtres irlandais de l'Église St. Patrice. 2. Que la société de " l'Hôpital St. Patrice " élira chaque année sept d'entre ses membres qui, avec l'un des Prêtres de l'Église St. Patrice, formeront le comité de régie. Proposé en outre par M. Sadlier, secondé par M. Larkin :

Que le trésorier de la Société sera ex officio membre du comité de régie.—Adopté à l'unanimité. Sur motion de M. Clerk, secondé par M. Sadlier, la Société procéda à l'élection, par ballotage, du comité de régie. et les messieurs élus pour l'année qui commence ont été les suivants :—

- MM. FRANÇOIS CLARKE (M. P. MALDOON " PATRICK BRENNAN " J. CURRAN " JOHN McDONALD " A. LAROCQUE " GEORGE CLARK " J. COLLINS, Trésorier.

La commission médicale fut ensuite nommée ; elle se compose des messieurs suivants : Le Dr. McDonnell, Chirurgien et professeur de clinique chirurgicale ; le Dr. D. H. David, médecin et professeur de clinique médicale.

Dr. H. Howard, M. R. C. S. L., Anesthésiste et oculiste, et professeur de ces deux branches. S. B. SCHMIDT, M. D. THOMAS McGRATH, M. D.

" Nous souhaitons cordialement la bonne année aux lecteurs du Witness et nous les remercions de leur encouragement continu par le passé. Ce nous est un grand plaisir d'ajouter que nous comprenons cette année sous des auspices plus encourageants qu'à aucune de celles qui l'ont précédée—aussi bien qu'avant un sentiment plus profond du pouvoir de la vérité pour combattre et vaincre l'erreur. Nous avons à peine besoin de conseiller aux hommes intelligents de souscrire et de presser leurs amis de souscrire à tels journaux qui donneront vraisemblablement une peinture fidèle du progrès des événements en 1852—nous ne disons pas au Montreal Witness, bien que nous devions faire de notre mieux pour tenir nos lecteurs bien renseignés—mais un bon journal devrait être considéré comme article nécessaire de la vie dans chaque famille à raison des temps que nous traversons. " (Montreal Witness du 5 Janvier 1852).

Telle est une adresse du Witness à ses abonnés, au début de 1852. Le laconisme habituel de l'éditeur ne pouvait guère plus dans l'intérêt de sa feuille ; mais la fidélité de ses peintures, comme titre à l'encouragement des hommes intelligents, est à nos yeux une singularité des plus amusantes, et nous sommes sûr qu'elle en étonnera bien d'autres.

Nous ne savons pas cette plume capable d'une aussi énorme fiction nonobstant la louable coutume de donner et de recevoir des étrennes. S'ils y a des esprits peu débauchés qui recherchent le Montreal Witness, en contemplation du vrai, nous sommes en état d'affirmer que bien des lecteurs savent maintenant à quoi s'en tenir sur ce point. "

L'éditeur en chef du Montreal Witness est à peu près un rheteur ; poète, pas tout-à-fait, mais assez encore pour composer Kossuth à Pierre l'Érmitte, pour composer même très souvent quelque dithyrambe en prose à refrain connu sur la matière des élections, ou des éloges mystiques, mais toutes semblables par le fond, à propos de prêtres catholiques. D'histoire nous ne parlerons pas, car on sait à quel point ce maître compilateur est malheureux en histoire, combien surtout sa faconde éditoriale en produit de belles ! Aimez-vous à l'apprendre par vous-mêmes, lecteurs ? Interrogez-le sur un événement, sur un fait local qu'il aura publié sous sa responsabilité propre ; il vous dira que le fait est généralement connu en vous renvoyant pour les détails aux calendes grecques. Par cet expédient tout simple, il aura bien raison de vous, mais vous n'aurez pas aisément raison de lui. C'est un merveilleux talent que celui-là ! Le Witness de lundi en donne un exemple illustre. "

Interpellé, nous ne savons combien de fois, de notre part, de prouver une assertion qu'il ne cesse de reproduire, savoir, que le clergé catholique s'immisce dans les affaires d'élections, il avait enfin cité le Montreal qui formulait le même avis. Voyant par nos remarques à quel point était ridicule cette preuve d'une accusation par une autre de même aloi, il se recueilla, puis enfin il s'imagina avoir trouvé le moyen de sortir de son impasse :

" Nous assurons la Minerve et les Mélanges, dit-il, qu'ils perdent leur temps en essayant de nier un fait aussi généralement connu que celui de l'influence très générale et, en quelques cas, directe, que les prêtres exercent sur les élections. "

Quoi ! sur un fait aussi général, pas une date, pas un témoignage que le Witness veuille citer pour en finir une bonne fois avec ceux qu'il accuse, le digne homme ! Plus loin, cependant, il cherche à dorer le subtil fuge :

" Citer, dit-il, des exemples particuliers à cet égard occuperait trop d'espace, et ce serait, au surplus, sans nécessité, vu que chacun est déjà en possession du fait. "

Au fond, le Witness aime d'une prédilection sincère, les coutumes obscènes de colporteurs par lesquels il veut instruire les mères de familles sur la " moralité du clergé catholique " ; ces récits-là n'occupent jamais trop de place dans les colonnes de son journal, elles en ont toujours assez pour le contenir. Mais, du moment qu'on le réunit à prouver quelque chose, oh ! cela devient embarrassant ; les lecteurs (du Witness) n'en ont que faire, et puis... la feuille n'a pas suffisamment d'espace ! "

Est-il un seul protestant de sens, pour peu qu'il tienne à ce qu'on appelle droiture, qui ne s'attriste, pour l'éditeur en chef du Witness, de cette constante mauvaise foi de sa polémique ? Il est vrai que cet écrivain nous prévient lui-même que l'on perd son temps à vouloir l'obliger à rendre justice, et qu'ainsi le droit lui est acquis de réitérer quand il lui plaît ses attaques et de la même manière et toujours sur le même fondement. C'est une méthode de bien renseigner ses lecteurs selon la parole qu'il leur en donne pour s'assurer leur confiance au début de la nouvelle année. Mais s'il ne trouve de meilleurs inspirations dans la pitié dont il se targue, il faudra plaindre ses abonnés d'avoir à se repaître de renseignements qu'il leur fournit en guise de ceux qu'il leur propose. De notre côté nous n'y tenons guère, si ce n'est pour déplorer qu'une presse dite religieuse s'écarte à ce point de sa voie au préjudice de la population mixte de cette colonie où l'opposition d'une race est déjà un inconvénient assez grave sans qu'il faille y ajouter tout ce que le fanatisme de secte a de dangereux, tout ce que les haïnes qu'il enfante ont d'ignoble. Il y a nécessité du moins de protester contre l'impudence, lors même qu'un déloyal adversaire persiste à mettre ses passions au-dessus de la vérité qu'il doit à ses lecteurs. "

" M. Cauchon a lui-même déclaré qu'il ne veut pas diviser ses compatriotes, et nous l'en croyons. " (Toronto Mirror du 2 Janvier.)

La cessation complète des hostilités entre le Canadien et le Journal de Québec, relativement à la nouvelle administration, justifie complètement cette opinion du Mirror, qui était aussi la nôtre. Ce sentiment, d'ailleurs, a seul déterminé notre neutralité au sujet de la querelle des deux journaux, et notre rôle eût continué d'être silencieux jusqu'au moment d'une opposition décidée au ministère de la part de M. Cauchon, qui, en un tel cas, lui eût dénié, contrairement à notre avis déjà exprimé, les chances équitables d'un essai. Tant que la discussion de nos deux confrères de Québec se fit contenue dans ses limites naturelles, nous n'avions pas à espérer que notre intervention dût lui faire produire un résultat utile, et nous voyons enfin avec plaisir le dénouement qui vient de la terminer sans autres concours. Mais nous n'hésitions pas, nous n'hésiterions pas encore à soutenir la position prise en dernier lieu par la Minerve dans la circonstance que nous venons de rappeler. "

Telle a été notre manière de voir et tel a été notre motif. Les rédacteurs et les correspondants de journaux que notre silence paraît avoir irrités, comprennent par là qu'en ayant le droit de nous immiscer, nous avions aussi quelque raison de nous abstenir. "

M. Dunbar Ross, qui fut, on le sait, un membre véritablement honorable et libéral du dernier parlement canadien, vient de révéler au public, par les journaux de Québec, les lites sanglantes, les parjures électoraux et les faits hideux d'intempérance qui ont mis son compéteur triomphant, M. Clapham, en état d'empêcher sa réélection au comté de Mégantic. C'est, dit-il, son influence abrutissante des liqueurs envivantes fournies par des individus de Québec, et copieusement administrées, que " des voteurs furent entraînés au poll et poussés à affirmer sous serment un mensonge " (il s'agissait de leur droit de vote). " Plusieurs d'entre eux, continue-t-il, effrayés d'abord par la demande de cet acte redoutable, furent ramenés et, sous l'inspiration d'une dose additionnelle, consentirent à commettre de dégoûtantes parjures. Le démon de l'ivrognerie ne manqua pas d'amener à sa suite les maux qui l'accompagnent ordinairement : la honte, la tristesse, le tumulte et le sang. "

Le fruit de cette tactique dégradante paraît avoir été l'élection de M. Clapham par une majorité de 27 voix. M. Ross expose ainsi de quelle manière les électeurs honnêtes du township de Lambton ont vaincu la corruption qui a tenté de les surprendre par l'appât des boissons alcooliques :

" Le township de Lambton, dans lequel cent quarante trois votes d'électeurs sobres furent enragés-très contre une seule voix en faveur du candidat opposé, ont déjà donné un brillant exemple, que cela soit dit à leur louange, de ce qu'un peuple ferme et uni peut accomplir. Le tonneau de rhum qui avait été apporté de 80 milles par les apôtres de l'intempérance, qui s'étaient attachés à leurs orgies de Louis, pour souiller une sage communauté, fut indignement rejeté, et ses eaux empoisonnées versées sur le grand chemin, — libération honorable à la cause de la tempérance ; salubre leçon donnée aux instruments de la corruption ! "

Ce n'est pas seulement à Mégantic que la corruption électorale a levé la tête et appelé cette brutale passion de l'ivrognerie à son secours. Nous avons sous les yeux une attestation écrite des menées dont cet agent démoralisateur a assuré le succès en faveur du nouveau représentant de Leinster. Quel peuple sera donc le peuple canadien pour peu que cette avilissante passion soit de la sorte exploitée à son préjudice ? Et quels hommes deviendront ceux qui se font les émissaires de cette corruption à la face du soleil ? "

Nous tenons d'une source respectable que l'emploi d'assistant-commissaire des Terres de la Couronne doit en toute probabilité

ant que ce n'était qu'un corps détaché, il se battit ; mais voyant qu'il avait affaire à une armée entière, et que, s'il marchait plus avant, il était enveloppé, il ordonna la retraite et entra dans Mayence. De manière que peu s'en est fallu que Brelou et les 7,000 hommes qui étaient sous ses ordres, et moi, ne tombassent entre les mains des ennemis. "

Le témoin ajouta que, rétrogradant pour se rendre dans Mayence, ils virent les magasins de Spire et de Worms, où étaient renfermés les farines, qui brûlaient devant eux. Les flammes se voyaient de très loin, et indiquaient aux ennemis que Custines, qui les avait incendiés, ne viendrait point opérer une jonction avec nous. "

Qui, répliqua Custines sur ce fait ; j'ai fait incendier, dès huit heures du matin, les magasins d'Oppenheim, de Worms et de Spire, parce que je venais d'apprendre que les ennemis étaient les maîtres des revers des Vosges, et qu'ils ne pouvaient tarder à s'emparer des dits magasins, si je les leur avais conservés ; à quoi je n'étais nullement disposé. "

Le témoin entra ensuite dans les détails relatifs à ce qui avait précédé et suivi le siège de Mayence. En rentrant dans cette place, les Français emmenèrent avec eux une soixantaine de vaches qu'ils prirent dans les villages, et les salèrent. Quelques jours après, grâce au courage du brave général Meunier, on sortit et l'on en releva quatre cents qui furent également salés comme les autres, et qui ont bien servi à la garnison pendant le siège. Dès les premiers jours on fit entendre

aux soldats qu'il fallait manger du cheval ; ils s'y décidèrent. Les ennemis ayant pris Vesseneau, le général Meunier, qui sentait de quelle importance il était pour nous de conserver ce poste, pour empêcher les Prussiens de brûler nos moulins, se décida de s'en rendre maître le sabre à la main, ce qui fut effectué. "

L'ennemi reprit Vesseneau. Nos ouvrages devinrent les siens ; il s'y fortifia, y établit une batterie de 20 pièces de canons, dont beaucoup de 27, avec lesquelles il foudroya nos moulins et nous réduisit à la plus grande extrémité. On fut obligé de se servir de moulins à bras ; mais il fallait forcer les ouvriers qui travaillaient à y aller, parce que les obus en tuaient tous les jours plusieurs. La mort ayant enlevé le brave Meunier, à la suite d'une blessure qu'il avait reçue dans une sortie, cela fut un des plus grands malheurs qui aient affligé la garnison pendant le siège. Les batteries flottantes furent établies ; nonobstant le feu qu'elles vomissaient sur nous, nos braves soldats se jetèrent à l'eau, en prirent une et firent quatre-vingts prisonniers, etc. "

Quant le dépositant eut achevé, l'accusateur public l'interrogea ainsi : A quelle époque les sept mille hommes, dont vous étiez du nombre, sont-ils sortis de Mayence ? Le 30 mars, répondit le témoin. A quelle heure a-t-on reçu dans Mayence l'ordre de se mettre en marche ? A neuf heures du matin. Et vous, ajouta l'accusateur public, en s'adressant à l'accusé, quel jour avez-vous or-

donné à cette division de sortir de Mayence et de venir vous rejoindre ? Le 29 mars. J'avais trois aides-de-camp qui partaient pour Mayence ; je donnai à l'un l'ordre dont il est question. Ils sont restés dans la ville, car aucun d'eux n'est revenu. "

Le témoin déclara n'avoir vu que l'aide-de-camp Brou, qui apporta l'ordre à neuf heures, et à midi l'on était en marche. "

En ce qui concerne le licenciement de la gendarmerie, le dépositant observa que c'était à tort que l'on en avait fait l'un des chefs d'accusation contre Custines, attendu qu'il ne l'avait fait que d'après la réquisition des représentants du peuple, dont lui, témoin, était du nombre, parce que la gendarmerie de Landau était absolument en pleine insurrection. Elle voulait exiger une paye plus forte que celle fixée par la loi ; mais comme, depuis ce temps, ajouta le dépositant, nous avons été enfermés dans Mayence, j'ignore de quelle manière l'accusé a opéré ce licenciement. Comment avez-vous fait ce licenciement, dit l'accusateur public à l'accusé ? J'ai fait assembler à Landau la garnison sur la place d'armes, et là, après avoir fait avancer les gendarmes, division par division, je leur signifiai la réquisition des représentants du peuple que j'avais reçue, et leur ordonnai en conséquence de déposer leurs armes, leurs manteaux et leurs chevaux, en leur accordant les indemnités de droit pour chacun des dits objets qui pouvaient leur appartenir, et en outre des certificats. Pendant que cette opération s'exécutait, je leur proposai de

laisser chacun une certaine somme à la masse, et de se contenter, s'ils voulaient rester au service, de vingt sous de paye par jour, ayant ajouté que ceux qui seraient de cet avis n'avaient qu'à passer du côté de la place : un grand nombre y passa, et la tranquillité régna. "

Avez-vous envoyé à la convention nationale, les détails de ce licenciement, reprit l'accusateur public ? Je l'ai envoyé dans le temps au ministre de la guerre. "

Avez-vous pris des mesures pour empêcher que les mauvais sujets licenciés ne pussent être employés au service de la république ? Les représentants du peuple ne m'avaient donné aucun ordre à cet égard. "

Au reste, continua le témoin, j'oubliais de dire que, lors de mon arrivée à Mayence, je trouvai la société populaire pour ainsi dire désorganisée. Custines s'était permis de faire arrêter arbitrairement le docteur Hofman, l'un des plus chauds et meilleurs patriotes qu'il y eût dans la ville, et l'avait fait mettre en prison. Custines, interrogé sur ce fait, répondit qu'il ignorait si cet homme était ou n'était pas patriote ; qu'il savait bien qu'il avait toujours le patriotisme à la bouche, mais qu'il ignorait s'il l'avait dans le cœur, d'autant plus, ajouta-t-il, que ce sont ceux-là souvent qui sont les plus grands ennemis de la liberté. N'au-t-on point vu en effet Dumouriez présider les jacobins en bonnet rouge ? "

Le témoin entra ensuite dans les détails du siège de Mayence, de l'état où s'étaient trouvés la brave garnison et les habitants, qui, pen-

dant quatre mois avaient été renfermés hermétiquement dans ses murs. Depuis la destruction des moulins, on vivait au jour le jour, attendu que l'on n'avait que des moulins à bras, et que les ouvriers, faute d'une nourriture saine, ne pouvaient pas soutenir un travail aussi pénible. On força les citoyens qui avaient des comestibles de les partager avec les autres citoyens, qui leur en payaient la valeur. La viande de cheval crève, dans les derniers temps, se vendait 43 sous la livre ; des officiers ont payé des chats six francs. Des soldats mangeaient du chien ; d'autres retiraient du Rhin des chevaux morts et les mangeaient. On fut obligé de leur défendre de manger une nourriture aussi nuisible à la santé, et de placer des sentinelles sur les bords du Rhin. A la citadelle une souris se payait sept sous. L'héroïsme et le courage de la garnison de Mayence ne m'étonnent point, répondit Custines ; je n'en attendais pas moins de la part des soldats républicains. Si l'armée de la Moselle s'était mise en campagne, conformément aux ordres que lui en avait donnés le conseil exécutif, il n'y a pas de doute que l'on aurait pu empêcher que Mayence fût bloquée. "

Quant à l'artillerie jetée dans Mayence, le témoin déclara que les pièces de seize ne pouvaient servir, attendu qu'il n'y avait point de boulets de calibre ; à l'égard des mortiers, l'on n'avait point de bombes françaises. On fut obligé, au moyen de vieille fonte que l'on trouva, d'en fondre, et de faire également de la mitraille avec le vieux fer. (A continuer.)

échoir au Greffier en Chancellerie, M. Félix Fortier. Sans donner encore le fait comme positif, il nous est néanmoins permis de dire que cette nomination, si elle a lieu, harmonisera bien avec l'aptitude et l'expérience consoumées dont nous savons que M. Fortier a fourni d'excellentes preuves dans l'office important qu'il continue de remplir.

Nous appelons l'attention bienveillante de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ce jour d'une Lecture que Charles Tailhades, écrivain, ex-maire de vaisseau, fera ce soir même à 8 heures, dans la salle des Odé-Fellows, grande rue St-Jacques, et qui doit embrasser une période de sept mois de ses intéressants voyages au long cours.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu sur le *Pilot* un éloge pompeux sur la mort de M. Scott, lequel vous avez reproduit sur votre journal du 21 du courant.

A Dieu ne plaise que je veuille dénigrer la mémoire de M. S. et ne pas lui rendre hommage pour certaines bonnes qualités qu'il possédait. Non, respect aux morts; mais respect aussi à la vérité. La Presse, ce palladium admirable de la liberté de penser, doit être respectée. On ne doit pas en faire un jouet. Elle ne doit pas favoriser les aberrations d'une amitié mal entendue qui, sans doute, dans le cas actuel, a cru devoir satisfaire à une dette sacrée.

L'auteur de l'éloge contenu dans le *Pilot* aurait certainement, aux yeux de tous ceux qui connaissent M. Scott, rendu plus de justice à sa mémoire en se renfermant à peu près dans les bornes d'un éloge banal tel qu'on en voit assez souvent dans les journaux. C'est aux personnes au milieu desquels M. S. vivait, à tâcher de mettre tout dans l'ordre de la justice et de la vérité. Je réclame donc contre l'Obituaire du *Pilot*, comme ne portant pas généralement le cachet de la vérité, me contentant d'ajouter que M. S. n'a pas vécu comme doit vivre "l'une des créatures les plus nobles de Dieu: un honnête homme."

UN CITOYEN DE ST.-EUSTACHE.

31 décembre 1851.

N. B. Le *Pilot* est prêt de reproduire cette communication.

On nous demande la reproduction de ce qui suit:

M. le Rédacteur,

Veillez bien accorder un petit espace dans les colonnes de votre journal, à un fils, pour dire un mot de son cher et vénéré père qui vient de descendre dans la tombe. Anselme Brault, mon père, est décédé le 22 décembre courant, laissant pour déplorer sa perte, une épouse et trois enfants. Il ne nous laisse point un héritage opulent, ni nous laisse ses vertus qui, j'ose l'espérer, seront appréciées par ses enfants.

Le quatre juin dernier, nos vieux parents stérèrent à Longueuil, chez moi, la cinquantième année de leur mariage, entourés de leurs enfants, de leurs petits enfants et de leurs amis. Cette fête fut aussi solennelle qu'il nous fut possible de la faire. Le révérend père jésuite qui fit le sermon à cette occasion, compare nos vieux parents aux bienheureux qui craignent le Seigneur: tel que des pépites le Saint Roi David, au psaume 127: *Beati omnes que timent dominum et qui ambulavit in vis ejus, etc.* Qui nous aurait dit que, quelques mois après cette belle fête de famille, la plus belle de la vie et qui arrive si rarement, la mort nous aurait privé sitôt de notre bon père. Depuis plus de vingt ans, notre père avait cessé d'exercer son métier de maître-entrepreneur menuisier et charpentier. Il avait su par son travail se faire une existence honnête et suffisante, pour lui, son conjoint, qui n'avait pas d'ambition. Il était l'ami ou plutôt le père des pauvres au secours desquels il avait voué le reste de ses jours. Visiter et consoler les malades, ensevelir les morts et secourir les indigents était son occupation journalière. Il est mort victime de son zèle et de sa charité pour ses pauvres; car c'est en faisant sa quête ordinaire pour ses pauvres sur les marchés qu'il prit du froid et contracta la maladie qui l'a ravi à son épouse et à ses enfants; lui encore si actif et si plein de vie à sa soixante-dixième année, à la voir, avec sa chevelure noire, sa belle figure colorée, on ne lui aurait pas donné plus de cinquante ans. C'est ce qui nous faisait espérer de le conserver encore longtemps. Dans ses derniers moments il nous recommanda certains pauvres qui l'affectionnaient davantage. Il a vu arriver sa dernière heure, avec le calme naturel, ce calme du vrai chrétien. Il a demandé lui-même les secours de la religion, il a répondu aux prières de l'église et a expiré la prière sur les lèvres, sans avoir exprimé le moindre regret de quitter la vie. Je n'en dis pas davantage, j'en ai peut-être dit plus qu'il ne convient à un fils, lorsqu'il s'agit de faire l'éloge de son père, mais, M. l'éditieur, je ne suis que le faible écho des éloges que sont venus nous faire des vertus de notre père, ses nombreux amis, qui, à la nouvelle de sa mort, se sont empressés de venir mêler leurs larmes aux nôtres. Dès le matin de la mort de notre père, sa demeure fut remplie de ses pauvres qui venaient, comme ils le disaient, voir leur bon père, pour la dernière fois; ce sont eux qui, dans leur langage simple, dans le langage de leur cœur de pauvres, faisant son éloge bien plus éloquemment que qui que ce soit. Chacun d'eux s'empresse de nous raconter certains traits ignorés de nous, de sa charité à leur égard. Si ma plume peut aujourd'hui tracer imparfaitement ces quelques lignes, à son éloge, c'est à lui que je le dois. Il n'avait pas, notre père, le bonheur de recevoir d'éducation, mais il savait en apprécier tout le prix. Il nous fit donner à mes frères et à moi la meilleure éducation que l'on donne dans le pays. Je remercie tous nos bienveillants amis, tant ecclésiastiques que laïques, tant riches que pauvres, qui sont venus nous visiter et qui ont accompagné la dévouée mortelle de notre père à sa dernière demeure. Je me pe méritai de citer un trait de notre chère mère, après la mort de son cher époux. Je ne le signalerai que pour apprendre aux veuves à faire le dernier adieu à leurs époux chéris. Notre bonne mère, âgée de soixante-treize ans, le matin de l'inhumation de notre père, demanda de voir, pour la dernière fois; elle se fit lever de son lit et transporter au cercueil de son cher époux, et là, après lui avoir fait ses derniers adieux, de cette manière déchirante que ma plume se refuse de rapporter, elle s'embrassa, avec toute la tendresse qu'inspire une amitié éternelle par une union de cinquante ans, se fit donner de l'eau bénite et aspergea le corps de son époux, en priant pour le repos de son âme. Ciel vous en fîtes témoin!

Que ta prière brûlante, chère mère, monte à l'éternel et soit exaucée, ainsi que la faible prière de tes enfants. Repose en paix, cher et vénéré père. *Requiescat in pace, Amen.* C'est la prière de tes enfants et celle de ton fils aîné, C. A. BRAULT.

Montréal, 24 décembre 1851.

NOUVELLES D'EUROPE.

L'arrivée de l'*Atlantide* le 5, et celle de l'*Empire City* le 6, à New-York, nous ont mis en possession de nouvelles qui ne sont pas d'un grand intérêt, si toutefois l'on en excepte celle de la probabilité de l'élection de Louis-Napoléon par une masse de voix d'au moins sept millions de majorité; ce qui en dépassant d'un million le chiffre du premier suffrage populaire exprimé en sa faveur, sanctionnerait le coup d'état du 2 décembre en exonérant son auteur de la trahison dont l'ont accusé les réactionnaires.

Les affaires avaient repris leur cours accoutumés. Les rapports à ce sujet reçus à Londres jusqu'au 23 décembre ont continué d'être favorables.

Il est question d'une censure des livres en France. Les opinions interdites dans les journaux, se réfugient dans les pamphlets. Le vice-président du Conseil d'Etat, M. Vivier, a fait un mémoire véhément et solide contre l'acte du 2 décembre.

NOUVELLES PLUS RÉCENTES.

Le *Cambria*, arrivé le 7 à Halifax a transmis des rapports qui annoncent l'élection de Louis-Napoléon comme président pour dix années de la république française. Mais une autre nouvelle importante qui regarde l'Angleterre, est le bruit qui y circulait avant le départ du steamer, de la retraite du ministre des affaires étrangères, lord Palmerston. Lord Granville serait le successeur désigné de lord Palmerston. Depuis quelques mois des mésintelligence existaient au sein du cabinet métropolitain, et ce qui les a précipitées vers une rupture, n'a été, paraît-il que le langage sévère de l'ex-ministre à l'égard des gouvernements absolutistes de l'Europe dans un discours qu'il prononça devant la députation de Kossuth.

NOUVELLES DE L'ETRANGER.

France.

SOULEVEMENTS DES SOCIALISTES.

SAÛNE-ET-LOIRE.—*Troubles de Mâcon.*—On lit dans la *Bourgogne*:

"Dans les cantons de Saint-Gengoux, de Cormatin et de Cluny, toute la soirée du vendredi et toute la nuit du samedi, le tocsin ne cessa point de sonner et d'appeler les citoyens aux armes. Il n'est pas de fausses nouvelles qu'on n'ait répandues pour exciter ces malheureux paysans à s'insurger: tantôt on leur annonçait que le parti socialiste venait de triompher à Paris, tantôt que Mâcon était au pouvoir de leurs frères et amis. Aucune des manœuvres employées toujours en pareille circonstance ne fut négligée pour les égarer. Ces fausses excitations ne produisirent que trop d'effet. A St.-Gengoux, un fort rassemblement commença par s'emparer de la mairie, expulser les autorités et se constituer en une sorte d'administration provisoire. Bientôt le mot d'ordre fut donné pour que ce rassemblement se portât sur Mâcon, après avoir préalablement pillé la caisse du receveur de l'enregistrement. La bande se mit donc en route, en se recrutant, chemin faisant, de tous les gens sans aveu que l'espoir du pillage et du désordre attirait, et se dirigea sur Cluny, en passant par Cormatin. On affirme que, dans ce dernier endroit, les insurgés voulurent piller le château de M. Henri Lacretelle, et que celui-ci n'a pu éviter leurs violences qu'en donnant 2,000 fr. et en prêtant son cheval.

"A Cluny, ils ont fraternisé avec les démagogues de cette ville, qui avaient déjà organisé une municipalité provisoire, et ont mis à leur tête un jeune homme fort connu par l'exaltation de son zèle socialiste. Arrivés à Bois-Clair, ils ont rencontré un honnête cultivateur qu'ils ont forcé de marcher avec eux quelque temps, mais qui est parvenu à s'échapper bientôt après.

"A Cluny, comme à Cormatin et à Saint-Gengoux, la bande insurgée avait pillé les caisses publiques; à Saint-Sorlin, elle a maltraité gravement le curé, qui refusait de lui donner la clé de l'église, où elle voulait entrer pour sonner le tocsin, et a forcé un des habitants les plus honorables de l'endroit de lui ouvrir sa cave, qu'elle a largement mise à contribution. Non contente de cet excès, elle a forcé à coups de fusil la porte du percepteur, et a pris environ 80 francs qui se trouvaient dans sa caisse. Ce fonctionnaire, prévenu à temps, avait pu mettre ses fonds en sûreté.

"Parvenue à trois kilomètres de Mâcon, à Charny, elle a trouvé une voiture pleine de fusils qui l'attendaient là et qu'elle s'est distribués.

"Avertie cependant de la marche des perturbateurs, l'autorité avait donné ordre au bataillon du génie dont nous avons parlé, de se porter à leur rencontre et de leur barrer à tout prix le passage. Ce bataillon, commandé par M. Coffiniers, lieutenant-colonel, et M. Schuster, chef de bataillon, précédé par M. Pourion, chef de bataillon du 4e léger, faisant les fonctions de commandant de place, est alors sorti de la ville et a pris la route de Cluny.

"Arrivé au bas de la montée de Charny, sous le parc de M. Rambuteau, le bataillon s'est trouvé tout à coup face à face avec les insurgés, au nombre de 5 à 600 environ. M. le commandant Porion s'est alors avancé pour les engager à se retirer. Cette démarche a paru les faire hésiter un instant, et la plus grande partie s'est jetée dans un chemin creux qui fait face à la grille de Champgrenon. Trois d'entre eux seulement sont entrés dans le parc; dont la grille se trouvait ouverte, et c'est au moment où le commandant engageait le concierge du château et d'autres domestiques qui se trouvaient là à s'emparer de ces trois individus, qu'une décharge de plus de cin-

quante coups de fusils a été tirée sur lui, à trente pas de distance. Par le plus miraculeux des hasards, le brave officier n'a pas été atteint, et avec le plus admirable sang froid, il a lancé son cheval sur le chef de la bande, qui se trouvait en face de lui, l'a désarmé et fait prisonnier de sa propre main.

"La troupe, exaspérée par cette attaque inattendue, a riposté par une décharge générale, qui a mis immédiatement en fuite les insurgés. Quelques instants après, ils avaient complètement évacué le terrain, laissant derrière eux trois morts, un grand nombre de blessés et 25 à 30 prisonniers, qui ont été immédiatement conduits à Mâcon. On compte, dit-on, parmi ces derniers, plusieurs repris de justice. Un seul militaire a été atteint, et encore très légèrement."

GERS.—*La jacquerie dans le Gers.*—Le département du Gers a été un instant le théâtre de désordres assez graves, qui tous ont eu un même caractère, celui d'une profonde indifférence sur la question politique et d'une grande tendance au pillage. Une lettre de Condom, du 6 décembre, nous apprend que les désordres ont été surtout réprimés avec énergie, et ils n'ont pu que faire mieux comprendre la nécessité du grand acte qui vient de s'accomplir.

La ville de Condom s'est vue un instant envahie par des bandes rassemblées dans les communes environnantes. Le mot d'ordre était de marcher sur la caisse du receveur particulier. L'autorité a pris immédiatement des mesures, et la bande qui a envahi la ville a mis à bas les armes en fuyant dans toutes les directions.

A Pezensac, des paysans se sont rendus au marché avec des faux et des haches, déclarant qu'ils allaient en finir avec les riches. Ces malheureux, égarés par la propagande des sociétés secrètes, disaient hautement qu'ils se moquaient de la République et qu'ils voulaient le pillage. Ils n'ont pu réaliser leurs desseins, mais entre Vic et Auch, un maréchal des logis de hussards, porteur d'une dépêche, serait tombé au milieu de deux cents de ces forcenés. Après s'être défendu courageusement, il aurait été massacré. Puis on l'aurait abandonné sur la route. Son cheval, couvert de sang et blessé, est revenu sur ses pas et a jeté l'épouvante dans toutes les communes qu'il a traversées.

Dans beaucoup de communes, les sociétés secrètes étaient en permanence. Les menaces les plus horribles étaient proférées contre les propriétaires, et l'heure de leur mort devait être annoncée par le tocsin. Les nouvelles de Paris ont seules empêché cette levée de bouillottes socialistes. Beaucoup de propriétaires ont été obligés de s'enfermer chez eux et de distribuer des armes à leurs domestiques.

Le 4, à la nouvelle des événements de Paris, un rassemblement se forma sur la place publique de Fleurance. Le sous-préfet partit immédiatement pour cette localité. En y arrivant, il apprit que la brigade de gendarmerie était cernée dans sa caserne, que le commissaire de police était en prison, qu'une barricade avait été élevée à l'entrée de la ville, sur la route d'Auch, qu'enfin les insurgés s'étaient emparés de la mairie postale.

Le sous-préfet, entouré des autorités, pénétra dans la ville; les insurgés se présentèrent tambour en tête; mais la bonne contenance des autorités déconcerta les insurgés, qui allèrent se réfugier sous les arceaux de la halle. Le sous-préfet, courageux et déterminé dans l'accomplissement de ses devoirs, s'empara du tambour et le força à faire les roulements qui précèdent les sommations.

La bande d'insurgés conservait toujours une attitude menaçante. Avant d'en arriver aux dernières extrémités, le sous-préfet essaya encore d'employer d'autres moyens; il adressa des paroles de conciliation aux meneurs et eut la satisfaction de les ramener complètement à l'ordre. Ce sont eux qui ont défilé la barricade construite le matin de leurs mains, et rendu la liberté aux gendarmes qu'ils avaient enfermés. (*Constitutionnel.*)

Béziens.—Mercredi 3 courant, à deux heures, la dépêche télégraphique annonçant la dissolution de l'Assemblée nationale fut affichée. Dès ce moment, une sombre rumeur et des démonstrations non équivoques se manifestèrent; des rassemblements considérables et des chants qui se prolongèrent toute la nuit dans certains quartiers étaient les sinistres précurseurs des malheurs du jour suivant.

Jedi, 4, à sept heures et demie du matin, on vit descendre des faubourgs-nord de la ville une troupe considérable d'hommes armés de fusils, de faux, de broches, de serpes, de pioches et de gros bâtons. Au moment où elle débouchait de la place de la Madeleine sur celle de Saint-Félix, M. Bernard-Maury, suivi de M. Vernehes, son beau-père, se trouvaient sur ce point, se rendant en toute hâte au collège pour retirer leur fils et petit fils, en cas de troubles. Ces deux honorables citoyens se suivaient; M. Bernard avait à peine tourné l'angle formé sur ce point par le bureau de talac, que la troupe des insurgés fit feu sur M. Vernehes, qui tomba sur le pavé; arrivés sur son corps gisant, ils lui mutilèrent la face et le crâne à coups de faux et de serpes, et une partie de la bande courut sur M. Bernard. Celui-ci, homme également infatigable, se voyant attaqué et ajusté, porta la main à son chapeau, faisant signe de ne pas tirer. Au même instant une décharge de coups de fusils l'étendit sur le pavé, répandant des flots de sang par ses blessures. C'est alors qu'on entendit dans la troupe ce cri inqualifiable: *Schuez le!* Et, au même instant, 25 à 30 coups de fusils furent tirés sur son corps inanimé.

Râtons-nous de dire que, par une sorte de miracle providentiel, ces deux messieurs, recueillis et entourés de soins par des voisins, ne sont pas encore morts de leurs blessures, et qu'on a l'espoir de conserver leurs jours. Si nous insistons sur ce triste prélude de la jour-

née, c'est qu'il donne la mesure des horreurs que notre ville aurait subies sans l'énergie de nos autorités et de notre brave garnison.

Croyant ne laisser que deux cadavres, les insurgés se portèrent à la sous-préfecture, et y furent joints par des bandes nombreuses venues d'autres quartiers et des villages environnants. La sous-préfecture était, fort heureusement, gardée par une quarantaine de soldats de toutes armes.

Le commissaire de police, M. Peyre, s'y trouvait. Voyant le flot de l'insurrection envahir la place Saint-Nazaire jusqu'à quelques pas des troupes, et reconnaissant l'urgence, il s'empressa de faire les sommations voulues par la loi; à peine eut-il fini la seconde, qu'une décharge des insurgés, faite presque à bout portant sur la troupe rangée en bataille, abattit cinq soldats, tous grièvement blessés. Leurs camarades, indignés, ripostèrent par un décharge générale, qu'on présume avoir atteint environ quarante insurgés dont sept morts, et le reste blessé plus ou moins grièvement.

Après avoir opéré cette décharge, ces braves soldats, sans considérer leur petit nombre, se lancèrent à la baïonnette sur cette cohue d'assaillants, qui, épouvantés se dispersèrent dans toutes les directions, et laissèrent la ville libre pour le reste de la journée.

Les mesures prises par les autorités civiles militaires, l'énergie et le dévouement des troupes de la garnison, doivent rassurer pleinement les bons citoyens.

Le département de l'Hérault est mis en état de siège.

Une colonne de 300 hommes, commandée par M. Du mont, lieutenant-colonel du 35e, est partie ce matin de Montpellier; elle s'est dirigée vers Mèze et Pézenas.

D'autres désordres ont éclaté sur d'autres points de l'Hérault, notamment à Clermont-l'Hérault; ils ont été réprimés; tout est tranquille. (*Journal de Béziers.*)

—On lit ce soir dans la *Patrie*:

"Nous attendions avec la plus vive impatience des nouvelles du Midi. Voici quelques faits que nous apporte notre correspondance:

"Hier, on assassinait à Béziers deux personnes qui passaient dans la rue. Ce qui a eu lieu aujourd'hui à Bédarriex est plus atroce encore.

"Attaqués par une populace en délire, les gendarmes de Bédarriex s'étaient retranchés dans leur caserne. Pendant deux heures ils ont soutenu avec un courage admirable un véritable assaut dans lequel le maréchal-des-Logis Léonard et les gendarmes Lamen et Burge ont reçu la mort. La femme d'un gendarme a été également tuée. En voyant leurs efforts repoussés, les insurgés ont eu recours à un moyen infernal, ils ont mis le feu à la caserne.

"Un enfant couvert de blessures cherchait à s'échapper de la caserne en feu. Les insurgés l'ont saisi et précipité dans les flammes.

"..... Montpellier jouit d'un calme parfait. On y parlait d'une descente des villages, mais elle n'aura pas lieu.

"..... L'une des personnes qui ont été assassinées à Béziers appartenait à l'opinion démocratique la plus avancée. Les paysans ne la connaissaient pas: A mort! à mort! se sont-ils écriés, à mort l'aristocrate!—Mais c'est un frère! a dit une voix.—Qu'importe, a-t-on répondu: " nous tirons à l'habit; " les fusils sont partis. Le démocrate est tombé avec son fils qu'il ramenait du collège."

Un mouvement insurrectionnel avait éclaté sur les bords de la Loire, sur un mot d'ordre venu de Paris. Il s'était concerté dans le bourg de Neuvy-sur-Loire, entre Buaro et Cosne.

A la nouvelle de ce désordre, M. Pousard, secrétaire-général de la préfecture de la Nièvre, est parti de Nevers, accompagné d'un fort détachement pris dans les 41e et 18e régiments de ligne, qui occupent le département. A l'arrivée de la troupe, la route qui traverse Neuvy était interceptée par une forte barricade élevée par les émeutiers. Le tocsin sonnait à toute volée dans l'église du bourg.

Au moment où le combat allait se livrer, le vénérable curé de Neuvy, voulant tenter un dernier effort de conciliation, afin d'engager les insurgés à déposer les armes, s'est présenté pour exhorter la foule. Un misérable a été assez infâme pour lui tirer un coup de fusil dont la balle a traversé la poitrine du digne pasteur.

Peu d'instants après, la troupe enlevait cette barricade au pas de course. L'officier qui commandait la colonne d'attaque était arrivé le premier sur l'obstacle, lorsqu'un insurgé lui mettait un pistolet sur la poitrine et allait faire feu. Un soldat du 18e a abattu ce factieux d'un coup de fusil, sauvant ainsi la vie de son officier.

Les insurgés ont aussitôt pris la fuite, mais de nombreuses arrestations ont été faites, notamment celle de l'assassin du curé. Un conseil de guerre, assemblé immédiatement, en a fait justice. Il a été fusillé sur la place même de Neuvy, en présence de la population. On ne saurait se faire une idée de l'effroi, le sentiment et de la terreur des individus arrêtés.

On a déjà obtenu d'eux de précieuses révélations. Elles vont mettre la justice sur la trace de ces lâches coupables qui excitent partout à la guerre civile sans y prendre part eux-mêmes, se réservant la chance d'en recueillir le fruit sans combattre.

Malgré la gravité de la blessure, le médecin qui donne ses soins au curé de Neuvy espère qu'il ne succombera pas.

Dans les visites domiciliaires qui ont entraîné les tentatives insurrectionnelles de la démagogie, un grand nombre de documents instructifs ont été trouvés. Voici un passage d'une lettre écrite par l'un des chefs des sociétés secrètes à l'un de ses affidés, avant le 2 décembre:

"Le 13 mai 1852 sera le jour palingénésique des nations ou le dernier coup de notre existence. Ce jour-là le peuple frappera le dernier coup qui doit réduire en poussière ces trônes vermoulués que le ciel permet à l'homme d'élever pour lui apprendre à chérir la liberté. Ils combattront à nos côtés, les orphelins et les veuves de nos frères lâchement assassinés sur les barricades de Juin, les têtes de Lahire et de Daix (les meurtriers du général de Bréa), feront nos discours. De la mitraille et de la pitié, voilà notre pétition. La résurrection de l'humanité en sera le texte; notre plan, le fer vengeur de la liberté."

Tel était le programme de 1852. Nous citerons encore quelques lignes d'une lettre adressée par un ex-représentant montagnard à l'un de ses amis:

"C'est en 1852 que la lutte doit s'ouvrir. Voter la constitution à la main; s'organiser pour cela, non pas pour forcer la porte des collèges et se retirer ensuite paisiblement chez soi pour se vanter de cette faible victoire; mais marcher en corps sur le chef-lieu du département, et y proclamer de nouveau la révolution triomphante de ses ennemis."

Est-ce suffisamment clair?"

ANGLETERRE.

LES BANDITTI ITALIENS.—Les illuminés du Signor Mazzini ont transporté à Londres leur infâme école d'assassins; et les lectures de Gavazzi commencent à porter leurs fruits. Lord Palmerston aura à se réjouir d'avoir changé nos mœurs, aussi bien que notre politique, en substituant aux coups de poings le stilet et le poignard caché. Le *Daily News* et le *Globe* auront aussi une riche moisson de crimes et de meurtres à publier, pour la protection qu'ils ont accordée aux banditti italiens. Leur attaque contre le Rév. Père Furrant, et non point Ferretti, comme l'ont dit quelques journaux, fait connaître quels sont leurs desseins diaboliques. Cet estimable père avait été chapelain de l'infant roi de Sardaigne Charles Albert, que le triumvirat ou plutôt la dictature des démagogues a renversé. Nos démocrates italiens ont assassiné plusieurs autres prêtres, et aussi une bonne sœur de la charité. Leurs habillements les font aisément reconnaître pour italiens; d'ailleurs, quoiqu'il y ait de bien méchants anglais, ils ne se servent point du poignard, et ne s'attaquent point à des hommes inoffensifs ni à de faibles religieuses, ou à des femmes sans défense. Voyez la haine et la rage qui dévorent le cœur de ces vil assassins; tandis que le Pape envoie en Angleterre de saints prêtres, pour travailler au bien spirituel et temporel des italiens, qui sont dans Londres, ces malheureux sicaires n'épient que les occasions de les assassiner et de les égorgier; mais bientôt, ils n'auront plus besoin de leurs stilets ni de leurs poignards, car ils ont déjà commencé à se servir de pilules empoisonnées.

A Rome, un prêtre du nom de Cassi, a été poignardé, lorsqu'il s'en retournait chez lui; il a reçu deux blessures, l'une dans l'estomac et l'autre dans le dos.

ANNONCES.

INSTITUT-CANADIEN.

LECTURE PUBLIQUE.

A JOURD'HUI, 9 janvier, Charles Tailhades, écrivain, capitaine de vaisseau au long cours, donnera dans la Salle des Odé-Fellows, Grande Rue St. Jacques, une LECTURE PUBLIQUE dont le sujet sera: "SERVIR MOIS DE LA VIE D'UN MARIÉ."

Entrée libre pour les Dames et pour les Membres de l'Institut et QUINZE SOUS pour les étrangers. La séance commencera à HUIT heures, P. M. Par ordre.

HECTOR FABRE, S. A. I. C.

Montréal, 9 janvier 1852.

ORNEMENTS D'EGLISE, ETC., ETC.

JE Soussigné informe très respectueusement MM. les Curés, qu'il recevra avec beaucoup de reconnaissance, les ordres qu'on voudra bien lui confier pour LIVER LES ORNEMENTS D'EGLISE ou tous autres objets qu'on désirerait faire venir d'Europe; il espère que tous ceux qui l'honoreront de leur confiance, auront à se féliciter de lui avoir donné la préférence. Vu que son agent, M. JOSEPH ORNEMAN de Québec, qui vient de partir pour l'Europe, en fera lui-même le choix, et qu'il peut lui adresser à ses commandes d'ici au 1er février prochain.

J. B. ROLLAND, Rue St. Vincent.

Montréal, 9 janvier 1852.

CORPORATION DE MONTREAL.

LISTES DES VOTEURS.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les LISTES DES VOTEURS pour les différents Quartiers de la Cité, faites par les cotisseurs des dits quartiers respectivement selon les dispositions de l'acte 14 et 15 Vict chap. 128, ont été livrées au soussigné; ce qui, conformément aux dispositions du dit acte, les dites Listes des Votants seront exposées à l'Hôtel de Ville, pour l'examen de toutes personnes y concernées, à des heures convenables, (savoir: depuis dix heures, A. M., jusqu'à quatre heures, P. M., tous les jours) depuis le PREMIER jusqu'au QUINZIEME jour de JANVIER prochain, inclusivement, et toute personne qui demandera à être ajoutée aux dites listes des votants, ou tout électeur qui désirera en faire rayé aucun nom, fera cette demande PAR ECRIT et signé de son nom, mentionnant le quartier auquel il appartient, et la fera livrer au soussigné, le ou avant le dit quinzième jour de janvier prochain.

J. P. SEXTON, Greffier de la Cité.

Bureau du Greffier de la Cité, Hôtel de Ville, Montréal, 23 déc. 1851.

LACOSTE ET LATOUR, NOTAIRES

ÉT Agents d'affaires de quelque nature que ce soit, pour réclamations et requêtes, tant auprès du gouvernement qu'après de quelques personnes que ce soit dans le Haut et dans le Bas-Canada. Etude: Grande rue St-Jacques, côté Est, vis-à-vis l'ancien Hôtel Tâtu et la Bibliothèque de l'Association des Marchands. Montréal, 18 novembre 1851.

pieces, dans les maisons, on entend des cris de douleur, de souffrance. La France compte des hommes de moins, l'histoire aura un page de plus à enregistrer; à part cela, ou est le bien, ou est l'avantage de cette honteuse insurrection?

Quoiqu'en dise le gouvernement, les nouvelles des départements ne sont pas généralement bonnes. Dans le département de l'Ardenne les meneurs s'agitent. A Aubenas, on a fait feu sur les gendarmes. A Privas on a tenté une attaque contre la recette générale; la troupe a fait feu et plusieurs assaillants ont été tués.

Dans le département de l'Allier il y a eu beaucoup de troubles, la troupe a repoussé à Parme blanche une foule d'assaillants et en a tué et blessé un certain nombre. A Lapalisse plusieurs gendarmes ont été tués et le maire blessé grièvement.

A Mâcon il y a eu un engagement très vif entre les soldats et les émeutiers; ces derniers ont eu un quinzième de morts et un grand nombre de blessés. Les départements de l'Allier et de Saône et Loire viennent d'être mis en état de siège. A Bourg, à Nancy, à Orléans, à Angers, il y a eu plus ou moins de trouble. A Chagny, un voyageur voulant mettre à la raison une troupe de braillards, a été tué sur le champ.

Je viens de vous tracer bien imparfaitement et bien à contre-cœur un petit détail de tous les forfaits des émeutiers; il m'en a coûté de vous le dire, pourtant il le fallait. Maintenant nous allons attendre avec patience les jours du vote; puissions-nous respirer en paix et pouvoir librement réfléchir à la décision que nous aurons à prendre.

Je ne peux encore formuler aucun jugement; les événements qui viennent de se passer sont trop récents pour pouvoir apprécier la situation.

A l'heure où j'écris ces lignes, Rome jouit d'une parfaite tranquillité; les mazzinistes se cachent dans l'ombre et le Saint-Père peut vivre au milieu de ses sujets. L'Angleterre a été surprise et s'inquiète de la détermination de Bonaparte; rien de plus rien de moins. Je ne vous en dis pas plus long cette fois, d'abord parce que j'ai le cœur serré, contristé, ensuite parce que je mets à une autre fois l'appréciation de tout cela.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre serviteur, M. L. M. C.

JOSEPH F. DORVAL, MAITRE-MENUISIER.

ATELIER, à la 4e. maison de l'encoignure Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la rue des ALÉMANDS, entreprend toute ÉPECE D'OUVRIAGE dans cette ligne, à court avis, à des termes raisonnables, et s'efforçant toujours d'exécuter les commandes qu'il reçoit de manière à satisfaire les personnes qui lui accordent l'honneur de leur pratique. Montréal, 23 septembre 1851.

ACADEMIE DE ST. ANDRE D'ARGENTREUIL, COMTE DU LAC DES DEUX MONTAGNES, DISTRICT DE MONTREAL, CANADA-EST.

SOUS LE PATRONAGE DE NOS SEIGNEURS LES EVEQUES DE MONTREAL.

Ce nouvel établissement, avantageusement situé sur les bords de la belle Rivière de l'Ottawa entre les deux beaux villages de St. André et de Carillon et placé sur la grande voie de communication entre Montréal et Bytown, est par conséquent d'un accès très facile pendant toutes les saisons de l'année. Le local est salubre et pittoresque; les bâtiments récemment érigés, sont spacieux et commodes. L'éducation que l'on se propose de donner dans cet établissement sera essentiellement anglaise, et d'un caractère tout à fait mercantile; le cours d'instruction embrassera, la lecture, l'écriture bien soignée, l'orthographe, la grammaire, la composition, la géographie, l'histoire, l'arithmétique pratique et raisonnée, la géométrie, le dessin linéaire et la tenue des livres. Des soins particuliers seront donnés à cette dernière branche, comme se rapportant plus spécialement au but de l'établissement. La langue française, si nécessaire dans ce pays sera enseignée avec tout le soin possible. Les élèves étrangers à cette langue pourront facilement en acquérir la pratique dans leurs rapports journaliers avec les jeunes canadiens qui fréquentent l'académie.

RÈGLES.

Les élèves étudieront et coucheront à l'académie; ils doivent se pourvoir d'un lit avec les fournitures et les autres articles nécessaires de toilette. Des arrangements ont été pris avec quelques respectables familles du voisinage immédiat de l'académie, chez lesquelles les élèves pourront avoir leurs repas à des termes très-modérés, pour ne pas dire modiques. Le prix de l'académie est de £4 par année scolaire, payable invariablement trois mois d'avance. Pour plus amples informations on peut s'adresser à Messieurs les Ecclésiastiques de l'Evêché de Montréal et de Bytown, à E. A. MONTMARQUET et W. C. SCHNEIDER, Eccl. à Carillon, ou au Directeur de l'ACADEMIE à St. André.

S. A. BERNIER, Præs. Directeur de l'Académie

ON demande TROIS MAITRES-D'ÉCOLES capables d'enseigner l'anglais et le français; les premiers principes d'écriture, de Grammaire et d'Arithmétique. Pour les conditions, s'adresser au R. M. T. BARET, Missionnaire à l'ORIGINAL. (Ojawa.) 14 septembre 1851.

AUX INSTITUTEURS. UN jeune homme capable d'enseigner le FRANÇAIS ET L'ANGLAIS et de bonne conduite trouvera de l'encouragement en s'adressant immédiatement au curé le St. ANDRÉ d'ARGENTREUIL. Un qui pourrait remplir l'Office de Chantre, ou bien encore toucher un harmonium serait préféré. St. André, 15 août 1851.

PRINTURES, OUILLES, ETC. Le Soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général et l'honneur de les informer qu'il a ouvert un magasin au no. 97, rue St. Paul où il tiendra constamment un assortiment général des meilleures PRINTURES, OUILLES, BROSSÉS et PINCEAUX, aux plus bas prix, et il espère par sa ponctualité mériter l'encouragement de ses compatriotes et amis. Tous ordres pour ouvrages seront reçus au No. 97, rue St. Paul, ou au No. 16, rue de l'Inspecteur, faubourg de St. Roch, et exécutés dans le plus court délai. MICHEL MOSES.

AVIS. NOUVEAU Recueil de 136 cantiques bien choisis et dont le prix est à la portée de tout le monde. Il ne coûte que six sous l'exemplaire. Maintenant à vendre chez J. M. LAMOTHE, Libraire

COLLEGE JOLETTE. Le Cours d'Études de cet établissement se divise ainsi qu'il suit: 1ère. Année.—Éléments des deux langues; (Anglais et Français).—Arithmétique.—Histoire sainte.—Histoire ancienne.—Géographie. 2me. Année.—Syntaxe des deux langues.—Arithmétique et premières notions d'Algèbre, de Géométrie et de Dessin linéaire.—Histoire du Canada.—Histoire Romaine (en Anglais).—Géographie.—Principes fondamentaux d'Agriculture et de Botanique.—Style épistolaire et compositions dans les deux langues. 3ème. Année.—Belles-Lettres et Rhétorique.—Algèbre et Géométrie.—Tenue des livres.—Histoire de France par la méthode analytique.—Histoire d'Angleterre (en Anglais).—Étude de la constitution du pays.—Compositions et discours dans les deux langues. 4ème. Année.—Physique, Chimie appliquée aux arts etc. Géométrie pratique.—Mécanique.—Astronomie.—Le cours de latin s'ouvre dans la quatrième année pour ceux qui désirent l'apprendre.—Compositions et discours etc. 5ème. Année.—Philosophie (Logique, Métaphysique, Morale).—Architecture.—Économie politique.—Cours de latin continué.—Compositions et discours etc. 6ème. Année.—Cours latin.—Compositions et discours etc. Une fois par semaine, il y aura des séances académiques, pour former les élèves au débit, à la déclamation etc. L'expérience nous a déjà appris que c'est un bon moyen de former la jeunesse dans l'art oratoire. La musique et le dessin seront enseignés à ceux qui le désirent.

CONDITIONS PAR AN. Enseignement et logement. £ s. d. Piano. 3 0 0 Musique. 1 10 0 Les autres instruments. 0 5 0 Dessin. 0 2 0 Abonnement à la bibliothèque. 0 2 0 CHAMPAGNEUR, Ptre. Industrie, le 1 septembre 1851.

HOTEL RICHARD. CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de Pension Priée, est sise à l'extrémité supérieure de la Place Jacques-Cartier (ancien Marché-Neuf), au No. 7. Les familles et les personnes voyageant pour leur santé y trouveront en tout temps des chambres convenablement meublées, la tranquillité, et toutes les attentions désirables. L'établissement a vue sur le fleuve et réunit à la beauté du site les avantages de la centralité, du voisinage du port et des débarcadères des chemins de fer. Prix égal à ceux des hôtels où il y a table d'hôte.

GUIDE DE L'INSTITUTEUR. 2EME ÉDITION. TABLE DES MATIÈRES QU'ON Y TRAITE: I. La lecture, l'écriture, la grammaire, la sphère armillaire, la géographie, l'usage des globes, les courants de la mer, l'arithmétique, le mensural, la tenue des livres, formules de repn. etc., une table d'intérêt à 6 pour 100, le dessin linéaire, la géométrie, la tenue des plans, la trigonométrie, un traité d'agriculture adapté à notre climat, et une liste de bananisations ou solécismes de la langue française. Ce volume contient près de 800 pages. Le papier est d'une excellente qualité, et l'impression très-soignée. La reliure est des plus solides, et pourra durer longtemps. Cet ouvrage sera exposé en vente vers le PREMIER D'AOUT prochain. Ce livre est spécialement dédié à l'usage des ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES, et peut servir avec un grand avantage à MM. les INSTITUTEURS qui désirent se préparer à subir leur examen devant les bureaux des examinateurs. LE PRIX SERA AUSSI RÉDUIT QU'IL POSSIBLE. P. GENDRON, Imprimeur, No. 29, rue St. Gabriel. Montréal, 5 Août, 1851.

ATTENTION!!! VRAI VIN FRANÇAIS SANS MELANGE M. M. HERVÉON & Cie, sollicités par des membres de leur famille, résidant aux portes de Bordeaux et en position incontestablement favorable, viennent de recevoir par le navire "l'Arthur" un ASSORTIMENT de COGNAC et de VINS de qualités diverses, purs et généreux, qu'ils se proposent de vendre en gros et en demi gros, à des prix excessivement modérés. C'est l'occasion pour les amateurs et pour le public en général, de renoncer à ces mélanges funestes et corrosifs, ces misérables et destructives des santés les plus robustes. C'est aussi une opportunité pour MM. du clergé, de se procurer un Vin pur, étranger à tous ingrédients chimiques, et à des montants qui ne permettent même pas de donner un nom à certains vins boisson détériorés jusqu'à leur essence. Adresse: MM. HERVÉON & Cie, coin des rues St. Vincent et Notre-Dame, N. 84.—Montréal, 3 Décembre, 1850.

Le Soussigné informe les Messieurs du Clergé et de Marguilliers des Fabriques qu'il vient de recevoir à France le complément de ses commandes contenant un grand assortiment d'ORNEMENTS D'ÉGLISE de toute description, CALICES, CIBOIRES d'argent, OSTENSIFS, VASES, CHANDELIERES, CROIX, CHRISTES de diverses granueurs, VIN BLANC pour le St. Sacrifice de la Messe, reconnu pour être pur, ENCENS, Cire blanche et jaune. Le tout sera vendu aux prix les plus réduits. JH. ROY. Montréal, 30 Mai 1851.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Soussigné vient de recevoir directement de France par le navire FIDÉLITÉ venant de Bordeaux, une superbe collection de LIVRES DE PRIÈRES, de DÉVOTION et d'HISTOIRE, avec une variété très-étendue d'IMAGES et GRAVURES de tous prix et pour tous les goûts. Il invite Messieurs les Curés, Marchands, Instituteurs, et le public en général à visiter son établissement. Ils y trouveront un bon choix de livres pour les Bibliothèques, pour les récompenses et pour les besoins ordinaires des familles. —Aussi— Papeterie de toute espèce, tapisserie, chapelets, médailles, croix, parfumerie, etc. et une foule d'autres articles qu'il serait trop long de détailler ici. J. BRE. ROLLAND. Montréal, 20 Mai, 1851.

ATTENTION Livres de Prières nouvellement arrivés de France. Le Soussigné très-reconnaissant du grand encouragement que les MM. du Clergé et le Public en général lui ont accordé jusqu'à ce jour, profite avec plaisir de cette même occasion pour leur annoncer qu'il vient de recevoir sa collection de LIVRES DE PRIÈRES, richement reliés et faits dans les meilleurs goûts de France, TELS QUE: Paroissien Romain, Journée du Chrétien, Formulaire, Ange Conducteur, Visite au St. Sacrement, Chemin de la Croix, Combat Spirituel, Imitation de Jésus-Christ, de la Ste. Vierge, Vie dévote, Livre de Vie, Heures choisies, A Marie gloire et pour Ste. Communion, etc.

Aussi un TRÈS-GRAND ASSORTIMENT DE: Chapelets, Médailles, Petites statues de la Ste. Vierge, en argent, Statues en Porcelaine, de la Ste. Vierge, de St. Joseph, de St. Ange Gardien de puis un pouce de hauteur jusqu'à neuf. Une très-grande collection d'IMAGES, au dentelle et en feuille, colorées, maintenant à la disposition de nos clients, et le tout soigneusement choisi par lui-même à Paris, et vendu à des PRIX TRÈS-MODÉRÉS. J. M. LAMOTHE, Libraire. Montréal, 20 Mai, 1851.

AVIS AUX ORGANISTES. Le Soussigné qui a touché l'orgue pendant 25 ans à la Cathédrale de Québec, a arrangé EN MUSIQUE tout ce qui se joue et se chante au fait de PLAIN-CHANT dans nos Églises. S'adresser à Québec à FRANÇOIS LÉCUYER, Organiste. Montréal, 10 mai 1851.

AUX INSTITUTEURS. ON a besoin dans la PAROISSE ST. PATRICK TOWNSHIP de SHERINGTON, d'un ou de deux INSTITUTEURS CATHOLIQUES, bien qualifiés, et sachant le FRANÇAIS et L'ANGLAIS, pour des ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES. S'adresser au Missionnaire du lieu Montréal, 18 Juillet 1851.

IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES. ON imprime à cet établissement: LIVRES, ADRESSES, CARTES DE VISITE, INVITATIONS, CIRCULAIRES, ET JOBS DE TOUTE ESPÈCE. Le tout est exécuté sur bon papier, avec caractères neufs et dans le meilleur goût. Tous les ouvrages demandés seront livrés à l'heure convenue et à des prix TRÈS-MODÉRÉS. S'adresser à L'IMPRIMERIE des Mélanges Religieux. Montréal, le 25 février 1851.

LIVRES NOUVEAUX POUR DISTRIBUTION DE PRIX. Les Soussignés viennent de recevoir par Great Britain Pearl, Wreath et John Bull leur assortiment de LIVRES DE PIÈTE, LITTÉRAIRE, DROIT, MÉDECINE, etc., etc.; la collection est très-considérable et le choix tant sous le rapport des ouvrages que sous celui des reliures et des prix ne laisse rien à désirer. Chandeliers, Croix de Procession et d'Autel, Calices, Ciboules, Ostensoirs, Bénitiers, Burettes, Instruments de paix, Chasubles, vases pour fleurs en porcelaine, Statuettes diverses aussi en porcelaine. Vaillances, etc., etc. E. R. FABRE, Eccl. Rue St. Vincent, N. 3. Montréal, 23 Mai, 1851.

IMAGES NOUVELLES. Les Soussignés ont reçu directement de France au-delà de 25,000 FEUILLES IMAGES, assorties de grandeur et qualités, qu'ils offrent à des prix excessivement réduits. E. R. FABRE, Eccl. Rue St. Vincent, N. 3. Montréal, 23 Mai, 1851.

CHAPEAUX FRANÇAIS. Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer qu'ils viennent d'ouvrir quelques caisses de CHAPEAUX DE SOIE, lre. qualité, pour MM. du Clergé, prix 25s. E. R. FABRE, Eccl. Montréal 3 Mai, 1851.

TAPISSERIES FRANÇAISES de 8 sous à 1 chelins le rouleau. VEILLEUSES et FROMAGES de GRUYÈRE. A vendre par E. R. FABRE, Eccl. Montréal 23 mai 1851.

LIBRAIRIE ET RELIURE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Vincent.

Le Soussigné offre ses plus sincères remerciements aux MM. du Clergé et au public en général pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et profite de cette occasion pour solliciter de nouveau ce même patronage. Il tient en main un bon assortiment de livres d'Église, richement reliés en velours, agrafés, aux coins dorés, et une grande variété d'autres livres gaufrés, dorés sur tranche, TELS QUE

Formulaire de prières Paroissien Romain Imitation de Jésus-Christ Chemin de la Croix Visites au St. Sacrement Miroirs des Ames Mois de St. Joseph Ange Conducteur Journée du Chrétien Pensez-y-bien Paroissien des Dames-Moines Imitation de la Ste. Vierge Mois de Marie Langues grandes et petites.

Aussi tous les livres en usage dans les Ecoles Catholiques, papier, plumes, encre, cire, oublies, crayons, aiguisés, etc. Le tout à très-bas prix. Z. CHAPELEAU. Montréal, 27 décembre 1850.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE DU CANADA. (Canada Life Assurance Company.) INCORPORÉE PAR ACTE DU PARLEMENT. CAPITAL—£10,000. BUREAU PRINCIPAL, HAMILTON. HUGH C. BAKER, PRÉSIDENT. JOHN YOUNG, Eccl., VICE-PRÉSIDENT. Et Dix-huit Directeurs. THOMAS M. SIMONS, Eccl., Secrétaire. Bureau, Local, Montréal. L'HON. JOSEPH BOURRET, PRÉSIDENT; JOHN G. MACKENZIE, Eccl., VICE-PRÉSIDENT. Directeurs: WILLIAM WORKMAN, Eccl. WILLIAM LYMAN, Eccl. G. E. CARTER, Eccl., M. P. P. HEW RAMSAY, Eccl., Gérant.

Conseiller Légal.—L'Hon. L. T. DRUMMOND, Sometime-Genéral. Arbitre Médical.—ARCHIBALD HALL, M. D. Secrétaire.—THOMAS RAMSAY, Eccl. Québec—Agent.—H. W. WELCH, Eccl. Arbitre Médical.—Le Dr. MORIN.

GERANTS DANS LE BAS-CANADA. Sorel.—R. Harrower, Eccl. Melbourne.—Thos. Tait, Eccl. St. André.—Frank Far. St. Hyacinthe.—Boucher de la Burière, Eccl. St. John.—Charles Pierce Trois-Rivières.—John Robertson, Eccl. Huntingdon.—R. B. So. Hawksbury.—Georges Hamilton, Eccl. Stanstead.—F. Judd, Eccl. Durham.—Wm. Baker, Eccl. Sherbrooke.—Wm. Ritchie, Eccl.

CETTE COMPAGNIE est prête à effectuer des ASSURANCES SUR LA VIE, et à se charger de toute transaction, dépendance de la valeur ou de la durée de la vie humaine, ainsi qu'à accorder ou à acheter des Annuités ou des Réversions de toute espèce, comme aussi des Survivances et des Dotations. En sus de divers avantages qu'offrent les autres Compagnies, les directeurs de cette Compagnie, plaçant les primes dans la province à un taux d'intérêt composé bien au-dessus de celui qu'on peut obtenir dans la Grande Bretagne, se trouvent en état de promettre une réduction très-considérable du coût, en garantissant des assurances, des survivances et des dotations pour un moindre paiement annuel ou une moindre prime annuelle, recordant des ANNUITÉS augmentées soit immédiatement ou différées, pour toute somme placée entre leurs mains. Ils peuvent aussi mentionner la position locale de la Compagnie, comme étant d'une importance particulière à ceux qui veulent faire effectuer des assurances, attendu que cette position permet aux assurés d'exercer un contrôle sur la Compagnie, et facilite l'acceptation de risque sur les individus sains, ainsi que le prompt règlement des réclamations. Les assurances peuvent s'effectuer, AVEC ou SANS participation aux profits de la Compagnie; les primes peuvent se payer par versements semi-annuels ou trimestriels; et le système de demi-crédit ayant été adopté par le Bureau, on fera crédit pour une moitié des SEPT premières primes, sans autre garantie que la Police.

PRIME ANNUELLE POUR ASSURER £100, TOUTE LA DURÉE DE LA VIE.

Table with 4 columns: Age, Avec les profits, Sans les profits, Demi-Crédit. Rows for ages 15, 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60.

On trouvera, en les comptant, que les taux ci-dessus d'assurance pour la vie, sans participation, et demi-crédit, sont PLUS BAS que les tarifs similaires d'aucun autre Bureau qui offre maintenant d'assurer en Canada, tandis que les assurés avec participation auront part aux trois quarts de tous les profits de cette branche des affaires de la Compagnie.

Prime annuelle pour assurer le paiement de £100, soit en cas que l'assuré meure avant d'atteindre un âge spécifié, soit lorsqu'il atteindra cet âge:

Table with 4 columns: Age à atteindre, 50, 55, 60, 65. Rows for ages 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55.

Le Bureau, à Montréal, est au No. 27, rue St. François-Xavier. On peut y obtenir du Secrétaire, Thomas Ramsay, Eccl., des tarifs, prospectus, formules de demande, et tous autres renseignements relatifs au système de la Compagnie, ou à la pratique des assurances sur la vie. Montréal, le 5 mars 1850.

SOURCES DE PROVIDENCE.

M. S. T. GERMAIN, qui conduit l'établissement de BAINS D'EAU MINÉRALE dans le nouveau Village de Providence, dans la paroisse de St. Hyacinthe, informe le public que son établissement sera ouvert au PREMIER JUILLET prochain, et qu'il pensionnera à son débiteur pour un prix modéré. St. Hyacinthe, le 17 mai, 1850.

BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES.

Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer aux MM. du Clergé et à toutes les personnes qui s'intéressent à la fondation des BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES, qu'ils ont maintenant en vente un assortiment considérable de livres, publiés avec approbation de plusieurs Archevêques de France et bien propres à répandre le goût de la lecture dans les campagnes. Les collections suivantes sont surtout dignes de leur attention: Bibliothèque de la jeunesse, format 18°, cartonné, 100 volumes dans la collection pour £3 0 0; Bibliothèque instructive et amusante, format in-18, 160 volumes solidement cartonnés en 130 volumes pour £6 5. Et enfin: Bibliothèque catholique de Lille, format in-18°, 460 volumes solidement cartonnés en 215 volumes, pour la collection £10 0 0. Des catalogues de ces différentes collections seront donnés gratuitement à ceux qui en feront la demande. E. R. FABRE ET Cie, Rue St. Vincent, No. 3. Montréal, le 9 juillet 1850.

ATTENTION!

AVENUE, A l'Evêché, à la Providence et dans toutes les Librairies Catholiques de cette ville, NEUVAINES POUR SE PRÉPARER A LA FÊTE DE LA TRINITE. DE LA TRINITE. De Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par le R. P. MEZZARELLI, de la C. de J. traduit de l'Italien, d'après la dernière édition de Rome. PRIX: 2s. 6d. LA DOUZAINES. Montréal, 2 novembre 1851.

HECTOR L. LANCEVIN, AVOCAT.

SE Charge de RECLAMATIONS auprès du Gouvernement, de ventes et achats de lots de terre, demandes de patentes, réclamations pour indemnités, réceptions et transmissions de biens, etc. BUREAU: à Québec, coin des rues Ste. Famille et St. Joseph. Québec, 4 octobre 1851.

DR. GLOBENSKY, AVOCAT.

Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 91. Montréal, le 19 septembre 1851.

J. J. E. BIBAUD, AVOCAT.

Petite rue St. Jacques, No. 37. Montréal, 24 juin 1851.

GYMNASE ET ACADEMIE D'ARMES

Tenus par M. REY, Rue Notre-Dame, 49. Montréal, 4 Juillet 1851.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Pour l'année (non compris les frais de port) £1 0 0. On ne s'abonne pas pour moins d'un semestre. Les abonnés qui veulent retirer leur souscription, doivent en donner avis un mois avant l'échéance du semestre ou de l'année courante, à moins d'une convention qui en dispense. L'abonnement à ce journal date invariablement du 1er juillet, et se paie d'avance, par semestre. Une gratification de dix chelins sur l'abonnement de l'année est offerte aux instituteurs.

TAUX DES ANNONCES:

Six lignes et au-dessous, 1re insertion. £0 2 0 Chaque insertion subséquente. 0 0 7 Dix lignes et au-dessous, 1re insertion. 0 3 6 Chaque insertion subséquente. 0 0 11 Au-dessous de dix lignes, (1re insertion) chaque ligne. 0 0 4 Chaque insertion subséquente, par ligne. 0 0 1 On traite de gré à gré pour annonces fréquentes ou à long terme. Les annonces ou avis quelconques non accompagnés d'ordre, sont publiés jusqu'à notification contraire.

AGENTS DES MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL. MM. E. R. Fabre et Cie, Libraire Trois-Rivières, Val. Guillet, Eccl., N. P. QUÉBEC, L. Gill, Ptre, V. ST. ANNE, M. P. Pite, Ptre. Direct. RIVIERE DU LOUP, M. L. Baribeau. ST. ANTOINE, M. J. Dacler.

REDACTEUR: F. M. DEROME, Avocat, Coin des rues Mignonne et St. Denis, près de l'Evêché, Montréal. IMPRIMEUR-PROPRIÉTAIRE: JOSEPH RIVÉ ET Cie, Montréal.